

ET SI C'ÉTAIT L'INVERSE ?
Tome 2

Camille Sardon
Blois 2012

expliquer qui est

camille sardon

comme dans

tout dans les poches
rien dans les mains

ET SI C'ÉTAIT L'INVERSE ?

Tome 2

Il y en a un peu plus, je vous le laisse ?

« Donnez-moi un point d'appui, et je soulèverai le monde ! »

Lili Pute, acte 2, scène 1

L'un des plus vieux rapports de l'être humain à la nature reste sa relation aux outils, quels qu'ils soient. Prolongement du corps, de la main ou de toute autre partie de ce corps qui contient le cerveau. L'ensemble des métiers artisanaux contient des milliers d'outils que l'être humain s'est inventé au cours des 20 000 dernières années. C'est l'une des constantes qui a permis de réaliser les merveilles que nous regardons sans les voir.

Les outils d'un bijoutier ne sont pas les mêmes que ceux d'un horloger, bien que certains puissent être communs aux deux activités. Il en est de même pour ceux d'un cordonnier et d'un relieur. Les deux travaillent le cuir, mais ce n'est pas le même cuir, ni forcément les mêmes techniques qui sont mises en œuvre. Bien des activités dites artisanales, ont vu chaque artisan créer ses propres outils, ceux qu'il a bien *en main* et qui lui conviennent pour une pratique précise.

En démontant un vieux buffet, une pièce métallique semblait être tenue par deux vis dont la fente était à peine visible... Un tournevis pour retirer celles-ci sans abîmer la pièce. Aucune prise, rien ne tourne ! Les deux vis ne sont que deux clous sur la tête desquels l'artisan a imité la fente, d'un léger trait.

Quel est l'intérêt de faire croire que ces clous sont des vis ? Est-ce pour répondre au cahier des charges de la fabrication du buffet ? Est-ce une question de perception collective, une croyance liée à la technologie qui veut qu'un clou n'a pas ce pouvoir de fixation que l'on attribue à une vis ? On assemble une palette avec des clous. On visse un meuble. Il fut même un temps où on le chevillait. L'usage d'un outil n'est pas neutre. Ce qui fait d'un objet naturel ou fabriqué un outil, c'est uniquement l'usage auquel on le destine. Un marteau ou une pierre sont plus utiles pour enfoncer un clou qu'un tournevis ou une pince.

L'outil est forcément extérieur à l'être humain. S'il est intérieur à celui-ci, c'est une prothèse ; ça marche dans ce sens mais pas dans l'autre. La main qui sert à tenir l'outil n'est pas elle-même un outil.

Suite à une remarque lors d'une discussion, il apparaît nécessaire de préciser ce point. La main, pas plus que le bras, la jambe ou le cerveau ne peuvent, pour nous, être considérés comme des outils, puisqu'ils font partie du corps humain et ne peuvent en être détachés.

Entretenir cette confusion entre les parties du corps humain et des objets extérieurs peut conduire à considérer l'ensemble de ce corps comme un outil utilisable par soi-même ou par d'autres.

C'est ce qui s'est produit avec l'esclavage, le servage et le travail forcé : le corps d'un être humain est devenu l'outil d'un tiers qui s'en sert pour son propre usage.

C'est cette acceptation générale que la main serait le premier outil de l'homme, qui ouvre la porte au fait de considérer que le corps humain, ou des parties de celui-ci, pourraient être

utilisées par un autre comme un objet extérieur. De là, il n'y a qu'un pas à considérer le corps de la femme comme un outil pour faire des gosses...

L'aliénation d'une partie du corps humain pouvant être assimilé à un objet n'est pas neutre : elle ouvre la porte à la vente d'organes comme on le ferait de n'importe quel ustensile. Lorsque le corps humain est endommagé, les bouts hors d'usage ne sont pas remplacés par des outils, mais par des prothèses. La jambe de bois du pirate n'est pas un outil.

C'est donc volontairement, après y avoir réfléchi, que je considère que le mot outil ne peut s'appliquer à la main ou aux autres parties du corps.

Le cerveau qui conçoit le perfectionnement ou la conception d'un outil n'est pas lui-même un outil. Il y a une séparation physique et intellectuelle entre le corps humain et les millions d'outils qui ont jalonné l'évolution.

Attention : évolution ne veut pas dire progrès. L'évolution d'une maladie peut être vue sous trois aspects : état stationnaire, amélioration, détérioration.

Le Larousse élémentaire, 9ème tirage, 1956, page 570, nous décrit l'Outil : instrument pour travailler une matière : bois, métal, pierre, etc.

Les premiers outils que l'être humain a utilisés se présentent sous l'aspect de pierres ou de morceaux de bois à l'état brut, c'est-à-dire naturel.

Pendant des milliers d'années, les êtres humains, chacun d'eux, ont pratiqué plusieurs types d'activités parfois très différentes, les mettant en rapport avec plusieurs types d'outils. Il n'y a que depuis peu de temps (à peine 150 ans), que la spécialisation est devenue telle que certains outils ont

pris une importance incontournable dans l'éclatement des activités humaines. Très longtemps, les outils ont été fabriqués par celui qui s'en servaient : artisans, paysans, journaliers, cheminots, pêcheurs... Chacun travaillait ou se louait avec ses propres outils, biens très précieux.

C'est à la base de vieux dictons comme *un bon ouvrier a toujours de bons outils*.

L'excuse d'un ouvrage mal fait ne pouvait être imputé à de mauvais outils. Dans de nombreuses activités, l'artisan devait mettre ses outils à *sa main*. Le tour de main, le savoir-faire, dépendaient de cette adéquation entre le corps humain et le bon outil, le mieux adapté à sa main. Manipuler un tranchet pour amincir du cuir est réalisable par un droitier comme par un gaucher, mais le geste n'est pas le même, et l'outil utilisé, même s'il procède d'un même besoin, ne sera pas le même.

La hache du bûcheron, celle dont il a fait le tranchant, le fil, au cours d'années de pratique, ne rendra pas le même usage si c'est quelqu'un d'autre qui l'utilise.

L'ÈRE INDUSTRIELLE

Technologie : du grec *tekhne* = art, et *logos* = discours.

Ère industrielle, emprise de la technologie, discours sur la technique.

Dans toutes les branches d'activités, l'outil se sépare de son utilisateur. Ce n'est plus à ce dernier de le mettre à sa main, mais à l'inverse, c'est à l'utilisateur de s'adapter à l'outil qu'on lui impose. L'outil est devenu la propriété de celui qui décide quel type de produit il veut fabriquer et vendre.

L'outil se sépare de la main de celui qui l'a fabriqué pour devenir un objet standard qui s'impose à un utilisateur quelconque. On sert une machine-outil, même si l'on s'en sert pour exécuter un travail demandé et précis, avec les outils qui

lui sont imposés dans le cadre du travail qu'il s'est engagé à faire en échange d'un salaire. L'ouvrier triche.

Son objectif est de donner le change, de prouver qu'il est compétent, discipliné, ingénieux faute d'être ingénieur ; ce qui compte c'est le résultat !

La littérature ouvrière regorge de cas précis et le constat est le même : pour que ça marche, il faut trouver des trucs, s'arranger avec le copain d'à côté, tricher avec le process de fabrication, inventer des raccourcis non inscrits dans les procédures, gagner du temps pour ne pas être dedans quand arrive une merde... Combien de fois avons-nous entendu : « Si nous appliquions à la lettre les consignes qui nous sont données, nous ne produirions que de la merde, ou nous n'obtiendrions pas les quantités qui nous sont imposées »

La fierté de l'ouvrier devant ses camarades, son chef, son taulier, c'est d'obtenir un résultat satisfaisant malgré les mauvaises conditions qui lui sont imposées.

Le capitalisme industriel n'aurait jamais pu se développer, ni même survivre, s'il n'avait pas obtenu la collaboration active, inventive et roublarde de ces milliers d'ouvriers qui l'ont façonné. Toute l'histoire des luttes sociales est intimement liée à ses améliorations permanentes que Le Capital s'approprie.

Il ne faut pas avoir travaillé huit jours en usine pour connaître ce fait majeur : le capitalisme n'existe et ne s'enrichit qu'à travers l'indiscipline des ouvriers qui trichent avec la production. Qui a travaillé en usine connaît les motivations des ouvriers à bricoler leur espace pour rompre la monotonie de la production.

De plus, cela évite l'inattention, libère du temps de discussions avec le voisin ou la voisine de machine, aide un copain en difficulté avec sa production, gagne du temps pour aller fumer une clope, rend le travail plus ludique donc moins

pénible, fait la nique aux petits chefs, etc, quand ce n'est pas pour être bien vu du taulier ou obtenir promotion ou prime.

Alors, pour augmenter les cadences de sa machine et se ménager des plages de distraction, le voilà qui neutralise les sécurités, modifie une fonction sur la machine.

Pour beaucoup, c'est sa machine, son poste de travail, son usine, même si rien n'est à lui ! Il ajoute par exemple une guirlande de Noël, métallique, sur sa rotative pour retirer l'électricité statique qui peut provoquer des taches d'encre. Cela permet de rouler plus vite... Mille choses qui font que beaucoup d'ouvriers se croient plus malins que leur taulier et son encadrement. Pendant ce temps là, le capitalisme s'engraisse. Pourquoi cela ?

Parce que l'homme n'est pas une machine. La perspective de l'homme-machine, n'est envisageable qu'à partir du moment où une puissance extérieure peut prendre le contrôle du cerveau humain. Tout porte à croire que nous tendons vers cela. Mais tant que ce n'est pas physiquement le cas, parler d'homme-machine, c'est dé-responsabiliser globalement des êtres humains de la situation qu'ils vivent.

Il n'est possible de tenir dans une usine et d'assurer les tâches qui vous sont demandées qu'à condition de tricher, même inconsciemment, à l'emprise du travail. Pour un ouvrier qui ne ferait qu'appliquer à la lettre les procédures définies par le taulier, ce milieu deviendrait vite l'enfer et la relégation. Et ce, de la part des autres salariés, comme de la direction. La survie est à ce prix. Ce type de comportement très rare porte d'ailleurs un nom : cela s'appelle la grève du zèle.

LA MATIÈRE INTELLECTUELLE

Il en est du rapport à nos outils matériels comme de nos relations à nos outils intellectuels. Ceux-ci sont à l'origine forgés par l'être humain pour lui permettre de modifier la matière qui l'environne.

Pendant des milliers d'années, les civilisations ont produit des concepts, des théories, des idéologies, des religions, etc, pour répondre à des besoins précis. Entre autres, le besoin de vivre ensemble et de faire société en disposant de points de repère.

Cette production d'outils intellectuels rendue possible par l'usage collectif du langage articulé, a accouché d'une diversité dont il nous reste des traces, des reliques.

L'essentiel est resté, pendant des siècles, de pouvoir mettre à sa voix, à son cerveau, ces petits outils qui facilitaient la vie en commun.

La trace de ces bricolages se retrouve dans la diversité des langues, des patois et autres formes de transmission orale, écrite, picturale, symbolique, artistique...

L'obsession d'alors n'était pas de savoir ce qui se passe sur l'ensemble de la planète, mais de disposer de concepts et de réponses aux questions concrètes ou abstraites qui imprègnent un milieu donné. La faune, la flore et le climat qui vont avec, tiennent alors une grande importance.

Les mots pour en parler sont souvent spécifiques à la langue locale et intraduisibles dans les autres langues. Ils n'utilisent pas de phrases qui vont tenter de décrire le contenu spécifique du mot.

En espagnol, par exemple, certaines couleurs n'ont pas de traduction simple en français, et pourtant les deux langues sont proches.

Le langage et les mots pouvaient être considérés comme des outils que chacun se mettaient à sa main, à sa voix. Au pied du Ballon d'Alsace, aux bords des grands lacs canadiens ou en Crimée, les gens n'avaient pas les mêmes choses à décrire, à manipuler, à transformer, à manger. Cela paraît tellement évident que nous l'avons oublié, et n'en parlons qu'au passé.

LA RAISON ATTENDRA

L'outil matériel de l'artisan ou du journalier a laissé la place à l'outil industriel qui s'impose à nous, et avec lequel on truque, on triche. Le processus intellectuel a suivi un chemin parallèle : l'outil des mots, du langage, façonné par un besoin local de vivre en société, a progressivement cédé la place à une langue et à des mots qui s'imposent à tout un chacun.

Les religions qui ont lentement mais progressivement remplacé les superstitions et les magies locales, se sont toutes ancrées autour d'une langue unique : l'hébreu pour le judaïsme, le latin pour le christianisme et l'arabe pour l'islam. Les petits arrangements avec les croyances locales ont donné des variantes permettant de ratisser large et d'ouvrir un boulevard devant le rouleau compresseur industriel du capitalisme mondialisé.

Ce qu'on nous a présenté avec la révolution française et les encyclopédistes, comme étant la fin de l'irrationnel et de la religion, comme le début de l'âge de la raison et du progrès, n'était en réalité que le passage de l'outil idéologique religieux bricolé pour répondre aux besoins locaux, à l'outil idéologique religieux industriel qui s'impose au plus grand nombre. La raison attendra.

Le capitalisme, le productivisme, l'idéologie du progrès scientifique, bref, l'idéologie bourgeoise, s'est révélée tout à

fait compatible avec les trois religions du Livre. Les croyances se sont mondialisées, accompagnant la colonisation de la planète en même temps que les armes à feu et la chimie. Le moins évident à accepter, c'est que cette idéologie bourgeoise a produit une espèce d'antidote aux problèmes qu'elle engendrait. Produire en même temps le poison et le contre-poison qui est sensé donner la vie éternelle, il fallait y penser !

Fabriquer d'entrée de jeu une idéologie qui semble opposée à l'idéologie dominante, mais qui en est si proche, que l'une est la fille de l'autre, et doit, bien sûr, le respect à sa mère. Un peu de patience, nous arrivons au but !

Comment se fabriquer des *outils* à notre main, pour modifier la matière sociale qui ne nous convient pas telle qu'elle est ? Comment faire pour que ces outils de réflexion ne nous échappent pas un beau matin, pour s'opposer à nos vies ? C'est de cela dont il est question depuis deux siècles.

Nous ne pourrions avancer qu'en démystifiant l'outil qui nous a été présenté, et qui est encore présenté comme le fondement de toute alternative au capitalisme : le socialisme scientifique appelé par son créateur, Marx, le communisme. Nous touchons là au sacré. S'il vous plaît, évitez de nous frapper sur la tête avant d'avoir lu !

Comment peut-on imaginer un instant que si l'outil marxien était le bon outil pour l'émancipation sociale partout sur la planète, personne n'ait réussi à en tirer autre chose que de la misère et des camps de travail ? Comment un outil aussi génial n'aurait trouvé que des cons ou des sadiques pour mettre en œuvre ses brillantes théories ?

Comment une idéologie si proche de la pratique est-elle en situation d'être si stérile dans le meilleur des cas, et si désastreuse lorsqu'elle s'incarne ?

Il y en a un peu plus... je vous le laisse ?

BIENVENUE SUR LA PLANÈTE MARX

Nous avons toujours autre chose à faire, de plus important, que de revenir sur de vieux textes. Sauf que, si nous les laissons tranquilles, eux continuent à nous polluer la vie, la tête et le reste.

En cette fin 2011, plusieurs faits nous renvoient à cette réflexion. Les manifestations publiques d'intégristes religieux catholiques, contre des pièces de théâtre qui ne leurs plaisent pas, c'est à Paris. En Grèce, la collusion entre le PC grec qui organise une chasse aux libertaires avec la police, comme au bon vieux temps du petit père des peuples Joseph Staline. Union sacrée pour maintenir l'ordre capitaliste : celui du travail, du profit, bref du progrès.

Le point commun entre ces deux événements, c'est que les religions ont la vie dure. Et lorsque l'on pense naïvement qu'elles ne sont plus dangereuses, elles viennent nous mordre les mollets.

La défense de l'ordre économique et moral par toutes ces religions n'est pas une vue de l'esprit ; c'est une réalité, quelque soit le livre de référence : la bible ou le manifeste du parti communiste.

Nous ne nous trompons pas d'adversaire, quand nous tentons de comprendre ce qu'il en est de ces idéologies au service du productivisme, capitaliste.

Les papes et leurs auxiliaires en civil ou en uniforme, prétendent défendre les pauvres, bien assis sur des fortunes de biens matériels, de propriétés foncières, de banques....

Les orphelins de Staline et de Marx, prétendent parler au nom du prolétariat, tout en continuant à faire leur sale boulot, comme lorsque le service d'ordre de la CGT gaze des femmes et des enfants pour faire évacuer les occupants d'une annexe de la bourse du travail de Paris. Ce qui les *autorise* à faire ça, c'est que ceux qu'ils matraquent et gazent ne sont pas des prolétaires, mais des sans-papiers, sans-travail...

Le capitalisme ne survit à sa crise permanente qu'avec l'aide active de tous ces gens qui s'arrogent le droit de parler aux noms des autres, qu'ils tiennent en main une matraque ou un goupillon. Occupons-nous d'eux !

ET SI C'ÉTAIT L'INVERSE ?

Dieu créa l'homme à son image. Et si c'était l'inverse ?
Selon Marx :

« Les conditions d'existence déterminent la conscience ».

Et si c'était l'inverse ? Et si c'était ni l'un, ni l'autre ? Pourquoi s'enfermer dans un système binaire, truqué par celui qui choisit les termes de l'alternative ?

L'exemple de la porte est là pour mieux comprendre : « Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée ».

Cette affirmation est fausse. La raison d'être d'une porte, c'est le mouvement et sa permanence.

Si la fonction d'une porte était d'être ouverte pour laisser le passage libre, il n'y aurait pas besoin d'une porte.

Si à l'inverse, elle devait rester fermée, un mur suffirait. C'est donc le mouvement, le changement d'état qui fait l'usage de la porte.

Si les conditions d'existence de Marx avaient dû déterminer sa conscience, est-ce que cette conscience aurait produit les prétentions de l'auteur et de ces écrits ?

Pour quelle raison Marx a-t-il eu besoin de cette formule ? Peut-être pour expliquer ce qu'il nomme *La conscience de classe*.

Cette conscience de classe serait déterminée par les conditions d'existence des classes dont il parle. La conscience de la bourgeoisie serait liée à ses conditions d'existence de classe possédante, détenant le pouvoir et les moyens de

production. La conscience de classe du prolétariat, serait directement le produit de ses conditions de vie dans la production industrielle moderne.

Mais de quoi parlons-nous ?

« Un spectre hante l'Europe ». Ne nous trompons pas, ce n'est pas la crise financière que nous vivons en cette fin 2011, c'est le spectre du communisme. C'est par ces mots que commence *le manifeste du parti communiste*.

Toutes les citations qui vont suivre sont tirées de l'édition Libro 1998, d'après la traduction de Laura Lafargue. Dans cette édition, le texte de Marx et Engels commence à la page 25.

Nous allons suivre le fil choisi par les auteurs de ce manifeste pour tenter de comprendre...

Qui a rédigé le manifeste du parti communiste ?

D'après le texte du manifeste lui-même, en page 25, c'est à cette fin que des *communistes* de diverses nationalités se sont réunis à Londres et ont rédigé le manifeste suivant, publié en anglais, français, allemand, italien, flamand et danois.

D'après Engels page 81, c'est Marx qui a rédigé ce manifeste, avec son aide. :

« le manifeste étant notre œuvre conjointe, j'estime qu'il est de mon devoir de déclarer que la proposition fondamentale qui en constitue le noyau appartient à Marx ».

Laquelle de ces deux versions est la bonne ? On s'en tape !
Qu'est-ce que cela change sur le contenu du manifeste ?

Rien. Cela prouve simplement que l'on peut mentir sans état d'âme, puisque les lecteurs ne lisent pas réellement le fond d'un texte qu'ils idolâtrèrent. Ils ne lisent pas ce qui est écrit, ils lisent ce qu'on leur dit de ce qui est écrit.

Nous avons le même phénomène avec les textes religieux, dont les nombreuses contradictions devraient supprimer tout crédit, alors qu'elles en font le charme. Ce rapport aux textes religieux, Marx y avait fortement songé, puisque le premier manifeste qu'il rédige et qui servira de base à celui dont nous parlons, s'intitulait : *le catéchisme communiste*. On y retrouve les grandes lignes de l'idéologie marxienne.

Pour la petite histoire, les noms de ces communistes réunis à Londres, qui auraient rédigé ce manifeste ou participé à sa mise en page, vont rester à jamais dans l'ombre des deux génies qui revendiquent ce texte historique.

CHAPITRE 1

Le premier chapitre définit ce dont nous allons parler : Bourgeois et Prolétaires. Dans l'édition anglaise de 1888 en page 26, une note d'Engels donne une définition de ces deux mots :

« Par bourgeois, on entend la classe des capitalistes modernes qui possèdent les moyens sociaux de production et utilisent du travail salarié ».

« Par prolétariat, la classe ouvrière salariée moderne qui ne possède pas de moyens de production en est donc réduite à vendre sa force de travail pour subsister ».

Le point commun entre ces deux catégories, que Marx définit comme *classes*, c'est qu'elles sont modernes et ne sont définies que par rapport à la production industrielle, limitée à

l'usage du travail salarié. Les premiers possèdent. Les seconds vendent ce qu'ils possèdent : leur force de travail.

Nous allons revenir sur cette notion de *force de travail*, qui est à la base de tout l'édifice marxien, au moment où elle va être définie dans le texte. Pour l'instant, les choses nous sont présentées comme un commerce où l'on vend et achète de façon moderne. La première phrase de ce chapitre 1 est une affirmation :

« L'histoire de toute société, jusqu'à nos jours, est l'histoire de luttes de classes ».

Cette affirmation est précisée par une autre note de l'édition anglaise de 1888 qui indique :

« Ou plus exactement l'histoire transmise par les textes ».

Cette restriction est importante car elle limite le côté universel de l'affirmation. Pour autant, même avec cette restriction, cette affirmation est-elle exacte ? Elle laisse de côté toutes les civilisations disposant de l'écriture, qui se sont développées sur tous les continents. Seul le développement qui conduit à l'évolution des sociétés européennes rentre dans la boîte définie par Marx.

Alors, une fois de plus, nous avons droit à une affirmation qui se veut universelle et qui ne concerne que le nombril de l'auteur. En quoi l'histoire des sociétés du continent nord-américain avant la colonisation, serait assimilable à l'histoire de luttes de classes ? Nous pouvons poser cette question pour des dizaines de sociétés sur les autres continents.

Page 27, le rédacteur du manifeste précise ses centres d'intérêts :

« Cependant, le caractère distinctif de notre époque, de l'époque de la bourgeoisie, est d'avoir simplifié les antagonismes de classes. La société entière se scinde de plus en plus en deux vastes camps ennemis, en deux grandes classes qui s'affrontent directement : la bourgeoisie et le prolétariat ».

Il n'est pas inutile de rappeler qu'au 19^e siècle, cette bourgeoisie et ce prolétariat représentent moins du quart de la population des pays les plus modernes en Europe. Et pour le reste du monde, hors USA, c'est inférieur à 5%.

C'est donc d'un affrontement entre deux minorités qu'il va être question. L'immense majorité de l'humanité est composée de paysans, et ils sont priés d'assister en spectateurs à cette lutte.

La bourgeoisie a bien du mérite ! Nous pouvons avoir du mal à discerner dans le constat que fait Marx, ce qui est du ressort de l'analyse froide et ce qui tient de l'admiration pour l'arrivée au pouvoir de la bourgeoisie. Il en parle comme d'un

« élément révolutionnaire de la société féodale en décomposition ».

Tout ce qui pourrait être considéré comme les premiers massacres d'une bourgeoisie motivée par le seul profit est présenté sous un jour positif. Les morts peuvent s'empiler, ce n'est pas cela qui retient l'attention de Karl :

« La découverte de l'Amérique, la circumnavigation de l'Afrique, offrirent à la bourgeoisie montante un nouveau champ d'action ».

C'est en ces termes que Marx évoque le génocide des peuples amérindiens et la traite négrière. Dans ce texte écrit

en 1848, il n'existe pas une ligne stigmatisant ces deux événements fondateurs du capitalisme. C'est juste un nouveau champ d'action.

Page 28, il précise même :

« Chaque étape de développement de la bourgeoisie s'accompagnait d'un progrès politique correspondant ».

Le colonialisme et ses millions de morts est donc considéré comme un bien nécessaire, puisqu'il permet le développement de la bourgeoisie et le progrès politique.

Pour ceux qui aurait encore un doute sur ce que pense Marx, il précise en page 29 :

« La bourgeoisie a joué dans l'histoire un rôle éminemment révolutionnaire. Partout où elle a conquis le pouvoir, elle a détruit les relations féodales, patriarcales et idylliques ».

Cette affirmation est contre-dite par la réalité des faits et ce, même à l'époque où Marx écrit cette phrase. Le berceau du capitalisme européen, l'Angleterre, le pays où vit Marx est très loin d'être un pays où les relations féodales et patriarcales ont disparu.

En ce début de 21^e siècle, il existe toujours une monarchie anglaise, disposant d'une propriété foncière immense. Quant au système patriarcal, il se porte très bien un peu partout, merci pour lui !

Une nouvelle fois, les auteurs de ce manifeste sont donc dans un à *peu près* douteux et mensonger. Poursuivons à la page 29 :

« Elle (*la bourgeoisie*) a noyé les frissons sacrés de l'extase religieux, de l'enthousiasme chevaleresque, de la sentimentalité petite bourgeoise dans les eaux glacées du calcul égoïste ».

La bourgeoisie n'a rien noyé du tout ! Deux siècles après son accession au pouvoir politique sur toute la planète, elle fait très bon ménage avec la religion : les USA, premier pays capitaliste, fait jurer ses présidents et gouvernants sur la Bible. Le Vatican est toujours debout et l'on construit toujours des mosquées, des églises, des temples et des synagogues.

Le calcul égoïste est bien là, mais les eaux sont chaudes et ressemblent plus à un bouillon de culture, voire à un tas de purin qu'à des eaux froides et glacées. Cette présentation idyllique des changements dont la bourgeoisie serait responsable laisse rêveur.

Marx persévère en page 30, dans son admiration de la bourgeoisie qui, pour lui, a bien du mérite :

« La bourgeoisie a révélé comment la brutale manifestation de la force du Moyen-Âge, si admirée de la réaction, trouvait son complément approprié dans la paresse la plus crasse. C'est elle qui, la première, a fait preuve de ce dont est capable l'action humaine : elle a créé de tout autres merveilles que les pyramides d'Égypte, les aqueducs romains ou les cathédrales gothiques ; elle a mené à bien de tout autres expéditions que les invasions et les croisades ».

Marx ne cite aucune de ces créations merveilleuses et de ces expéditions auxquelles il fait allusion. Il avait certainement en vue les guerres napoléoniennes, les guerres coloniales, le

massacre des indiens et autres grandes réalisations de l'action humaine dont la bourgeoisie a le secret.

À propos des guerres napoléoniennes, voici un extrait d'une lettre d'Engels, le copain de Marx, au rédacteur du *The Northern Star*, datée du 25 octobre 1845 :

« Lorsque l'énergique Napoléon reprit en main l'œuvre révolutionnaire en s'identifiant à la révolution, lorsque, par vagues successives, il submergea l'Allemagne avec la démocratie dont il n'avait conservé qu'une seule face, comme le dit un auteur français, la société 'chrétienne-germanique' fut définitivement ruinée. Napoléon ne fut pas pour l'Allemagne le despote arbitraire que ses ennemis se plaisent à évoquer. Napoléon fut en Allemagne le représentant de la révolution, le propagateur de ses principes, le destructeur de la vieille société féodale ».

C'est remarquable, n'en jetez plus ! Tant d'éloges de la part d'hommes sensés combattre la bourgeoisie surprend toujours au départ.

Quant à l'usage brutal de la force du Moyen-Âge, c'est de la rigolade face à l'usage non brutal de la force par les armées de Napoléon. Et que dire de ce qui va suivre de la brutale manifestation de la force aux 19 et 20^e siècles !

Mais ce n'est pas fini, la bourgeoisie aurait une autre vertu en page 30 :

« La bourgeoisie ne peut exister sans révolutionner constamment les instruments de production et donc les rapports de production, c'est-à-dire l'ensemble des rapports sociaux ».

Cette affirmation pourrait être prise en compte si elle était démontrée un minimum. Car il faudrait expliquer en quoi les instruments de production déterminent les rapports de production. Et en quoi ces rapports de production déterminent l'ensemble des rapports sociaux, y'a du boulot ! L'usage du *donc* est un peu court pour prouver quoi que ce soit.

Nous touchons là au *dada* de Marx : la production. Et à ce que nous avons écrit au début de ce texte : la production, celle qui détermine l'ensemble des rapports sociaux, ou autrement dit : les conditions d'existence qui déterminent la conscience...

Que les instruments de production, comme la fabrication d'armes de plus en plus dévastatrices aient révolutionné les guerres et précipité des millions d'êtres humains dans la tombe, n'est pas contestable. Mais est-ce que pour autant l'ensemble des rapports sociaux ont changé ?

À ce jour, à l'aide de ses auxiliaires au sein des travailleurs, le capitalisme a constamment réussi à révolutionner ses instruments de production, tout en maintenant sous contrôle les rapports sociaux.

Une fois de plus, l'affirmation de Marx est contre-dite par la réalité. Cela ne porterait pas à conséquence si cette idée avait été présentée comme une simple hypothèse et non affirmée comme une vérité scientifique.

L'enthousiasme de Marx pour le capitalisme et la bourgeoisie le porte plus aux louanges et à une prophétie qu'à une analyse. Page 31 :

« Par l'exploitation du marché mondial, la bourgeoisie donne un caractère cosmopolite à la production et à la consommation de tous les pays. Au grand regret des réactionnaires, elle a enlevé à l'industrie sa base

nationale. Les vieilles industries nationales ont été détruites et le sont encore chaque jour ».

C'est peut-être ce qu'il souhaite. Mais cela n'a rien à voir avec les faits qui vont marquer la fin du 19^e siècle, et tout le 20^e siècle. Même si le marché est mondial, les vieilles industries nationales restent les piliers de ce marché, et les nouvelles industries, même si elles ont un pied sur chaque continent, n'en restent pas moins des industries nationales qui pillent le monde au service de leur bourgeoisie nationale.

Les guerres mondiales et coloniales en sont une preuve. Si IBM commerce avec l'Allemagne nazie jusqu'en 1943, les bénéfices qu'elle retire de ce commerce vont aux USA où IBM a son siège social.

VIVE LA COLONISATION

Pour Marx le capitalisme cosmopolite ne serait pas réactionnaire, ce serait le capitalisme exclusivement national qui aurait droit à ce titre de gloire.

Ce qui suit est beaucoup plus inquiétant. Page 31 :

« Grâce au rapide perfectionnement des instruments de production, grâce aux communications infiniment plus faciles, la bourgeoisie entraîne dans le courant de la civilisation jusqu'aux nations les plus barbares ».

Voilà clairement exprimée la justification de la colonisation et son cortège de massacres, de pillages et de morts. Là où Marx voit le courant de la civilisation il n'y a que la sauvagerie de nations essentiellement peuplées de blancs qui massacrent et détruisent d'autres civilisations.

Il y a bien dans les têtes de Marx et de Engels cette idée que la civilisation judéo-chrétienne issue de l'Europe est supérieure aux autres civilisations existantes de par le monde.

L'emploi du mot barbares pour désigner globalement les autres civilisations, laisse entendre que les auteurs du manifeste portent le même jugement moral et idéologique que la bourgeoisie colonialiste et génocidaire.

Cette idéologie justifie les conquêtes coloniales par le fait qu'elles apportent la civilisation à des barbares. Les colons arrivés d'Europe aux Amériques ont eu raison de massacrer les barbares qui y vivaient.

Marx est pour la mondialisation, nous en avons confirmation page 31 encore :

« Et il en va des productions de l'esprit comme de la production matérielle. Les œuvres intellectuelles d'une nation deviennent la propriété commune de toutes. L'étroitesse et l'exclusivisme nationaux deviennent de jour en jour plus impossibles; et de la multiplicité des littératures nationales et locales naît une littérature universelle ».

Et comme par hasard, cette production de l'esprit est celle de l'impérialisme le plus fort. La mondialisation de Marx est bien la même que celle des multinationales de la culture. Le constat est triste mais sans appel toujours page 31 :

« Le bon marché de ses produits est l'artillerie lourde qui lui permet de battre en brèche toutes les murailles de Chine et contraint à la capitulation les barbares les plus opiniâtrement hostiles à tout étranger ».

Le tort de ces barbares opiniâtres, c'est de ne pas être des prolétaires modernes. Au travers de cette appréciation, de cette qualification de *barbares* pour des centaines de peuples et des millions de personnes, nous pouvons mesurer tout le

mépris de Marx et de ses disciples pour tout ce qui n'est pas l'occident capitaliste.

S'il n'y avait que cela dans ce manifeste et cette théorie, ce serait déjà largement suffisant pour les jeter à la poubelle, comme simple négatif de l'idéologie colonialiste bourgeoise.

GOOD JOB !

Marx se réjouit du travail fait par la bourgeoisie. Celle-ci prépare le terrain à l'étape suivante qui mécaniquement doit succéder au capitalisme : la dictature du prolétariat.

Marx passe en revue le bon travail de la bourgeoisie, page 32 :

« La bourgeoisie a soumis la campagne à la domination de la ville. Elle a créé d'énormes cités; elle a prodigieusement augmenté les chiffres de population des villes par rapport à la campagne, et par là, elle a arraché une partie importante de la population à l'abrutissement de la vie des champs. Elle a rendu dépendants les pays barbares ou demi-barbares des pays civilisés, l'Orient de l'Occident.

Classe au pouvoir depuis un siècle à peine, la bourgeoisie a créé des forces productives plus nombreuses et plus gigantesques que ne l'avait fait toutes les générations passées prises ensemble ».

FORCES PRODUCTIVES

Ce coup de chapeau, cet hommage, a un but. Cela permet à l'auteur d'arriver à ce qu'il veut affirmer, page 33 :

« Depuis des dizaines d'années l'histoire de l'industrie et du commerce n'est autre chose que l'histoire de la révolte des forces productives contre les rapports

modernes de production, contre les rapports de propriété qui conditionnent l'existence de la bourgeoisie et de sa domination ».

Avant de continuer, il faut quand même reconnaître que l'artiste en prestidigitateur est un professionnel. Se réjouir de voir les populations des campagnes s'entasser dans les bidons-villes des cités industrielles, il fallait oser le faire.

Quant à la victoire de l'Occident sur l'Orient ça tient du succès assuré à notre époque. Il est étrange que tous les adeptes de Marx n'aient pas repris en cœur ce message de triomphe de l'Occident progressiste sur l'Orient barbare et semi-barbare. Cela aurait le mérite d'être clair.

Merci l'artiste ! Continuons avec ton idée fixe : les forces productives.

Tout se réduit et se résume à l'économie et aux forces productives que notre productiviste Karl voit en révolte contre les rapports modernes de production.

Déjà à la page d'avant, il avait fait l'apologie du productivisme capitaliste :

« Mise sous le joug des forces de la nature, machinisme, application de la chimie à l'industrie, à l'agriculture, navigation à vapeur, chemin de fer, télégraphes électriques, défrichement de continents entiers [...] Quel siècle antérieur aurait soupçonné que pareilles forces productives sommeillaient au sein du travail social ».

Rien que du bonheur. Des continents pillés et saccagés par l'industrie capitaliste, des sols empoisonnés par l'industrie chimique, des gaz de combat tuant des milliers d'être

humains... Quelle joie, ces forces productives ! Encore heureux que Marx n'ait pas connu le nucléaire et les nanotechnologies.

Tout à son bonheur devant les progrès du capitalisme, il ne doit pas oublier l'objet de sa démonstration : l'arrivée inéluctable du socialisme scientifique qu'il nomme communisme. Pour arriver à ses fins, il décide page 34 :

« Le système bourgeois est devenu trop étroit pour contenir les richesses qu'il a créées ».

A partir de quand ? De quel événement ? Quel est le fait fondateur d'une telle affirmation ?

MODERNE

Pour Marx, il faut en effet que le système bourgeois soit arrivé à ses limites pour que le passage au communisme soit justifié. Tant que ce n'est pas le cas, tant que les limites ne sont pas atteintes, la bourgeoisie a, d'après lui, un rôle positif :

« A mesure que grandit la bourgeoisie, c'est à dire le capital, se développe aussi le prolétariat, la classe des ouvriers modernes qui ne vivent qu'à condition de trouver du travail et qui n'en trouvent que si leur travail accroît le capital ».

Pourquoi à chaque fois utiliser l'adjectif moderne comme s'il délivrait un brevet de bonne conduite ? Serait-ce parce qu'il y aurait des ouvriers *non modernes* voire *archaïques* ? Ceux-ci ne rentrent pas dans le cadre de la démonstration marxienne.

Et cette modernité, par quoi est-elle définie ?

Cette modernité est définie par les conditions de vie liées au travail industriel qui accroît le capital. Il ne s'agit pas avec le

prolétariat de changer réellement de société, mais de continuer de façon plus rationnelle l'œuvre du capitalisme moderne. C'est pour cela que c'est une simple lutte de classes et non une guerre des classes.

Le socialisme scientifique que Marx envisage se construit sur les acquis du capitalisme, dans la continuation de celui-ci. En page 35 :

« L'industrie moderne (*c'est une vraie obsession*) a fait du petit atelier du maître artisan patriarcal la grande fabrique du capitalisme industriel. Des masses d'ouvriers, concentrés dans la fabrique, sont organisés militairement ».

Primo, il n'est pas juste d'affirmer que l'atelier du maître artisan a cédé la place à la grande fabrique du capitalisme industriel.

Ce capitalisme moderne a toujours besoin de la proximité des artisans et des petites structures plus proche de l'artisanat que de l'industrie.

Au 21^e siècle, comme le brailent les spots publicitaires, l'artisanat est la première entreprise de France.

Ne pas comprendre que le capitalisme ne peut se passer pour vivre et sur-vivre de cette création permanente de petites structures, c'est avoir une vision mécanique de l'économie et du capitalisme.

C'est l'une des causes de l'échec des économies planifiées, mais c'est un autre sujet. L'industrie a besoin de ce sang frais qui lui permet de vivre.

C'était le cas au 19^e siècle. Ça le reste au 21^e siècle. Il n'y a pas une disparition mécanique du maître artisan patriarcal au profit de la grande fabrique, il y a osmose entre ces deux composantes de la production capitaliste.

Osmose : phénomène qui se produit lorsque deux liquides de concentration différentes, séparés par une membrane, échangent à travers celle-ci certains de leurs constituants.

On pourrait presque croire que cette définition a été rédigée en pensant au capitalisme artisanal et industriel. Cette membrane qui permet l'échange de certains de leurs constituants n'est autre que le système bancaire. Le constituant étant l'argent.

Secondo, l'organisation militaire de masses d'ouvriers par la grande industrie moderne participe plus de l'aliénation générale et de la soumission collective que de l'émancipation hypothétique du prolétariat.

Rien ne favorise plus la formation d'une bureaucratie que l'organisation militaire permanente.

A ce jour, aucune révolution ne s'est faite à partir de ces masses prolétariennes organisées militairement dans les usines.

Cela a peut-être rendu possible la première guerre mondiale, cela a nourri le fantasme des bureaucrates staliniens, mais de révolution socialiste pas le bout de la queue !

Suivons la démonstration de Karl, page 35. On n' avance pas bien vite, mais il faut développer :

« L'ouvrier devient un simple accessoire de la machine, dont on exige que l'opération la plus simple, la plus monotone, la plus vite apprise. Par conséquent, les frais qu'entraîne un ouvrier se réduisent presque exclusivement à la reproduction de son espèce ».

Entre nous, les bourgeois sont vraiment cons. Avec une boîte de capotes, ils pourraient régler la question des frais qu'entraîne un ouvrier.

Nous ne voyons pas en quoi le *par conséquent* qui introduit la deuxième phrase peut-être la conséquence de la première phrase. D'autant plus qu'on ne peut assimiler l'ouvrier à une espèce disposant de caractéristiques générales identiques, même pour les travailleurs qui ne disposent d'aucune formation, d'aucune qualification, d'aucune instruction, d'aucune expérience de quoi que ce soit...

Ce n'est pas gratuitement que Marx introduit cette notion d'ouvrier abstrait, comme les statisticiens ont créé ce personnage de français moyen que personne n'a jamais rencontré et qui n'est pas viable biologiquement.

Marx effectue cette construction pour asseoir sa démonstration sur la valeur de la force de travail.

Le loup sort du bois. Il fait semblant d'oublier que la machine a été construite par des ouvriers, qu'elle est maintenue en état de fonctionner par d'autres ouvriers.

Sauf à considérer que ces ouvriers n'en sont pas, et qu'ils ne sont que les adjoints directs du patron, ils ne peuvent disparaître du raisonnement pour aboutir à un ouvrier-français-moyen qui devient un simple accessoire de la machine.

Sans la participation active de l'ouvrier, des ouvriers, l'usine ne peut pas fonctionner et le Capital exister. Nous allons y revenir.

L'OUVRIER, UNE ESPÈCE NOUVELLE ?

Espèce : groupe d'individus animaux ou végétaux ayant un aspect semblable, un habitat particulier, féconds entre eux, mais ordinairement stériles à l'égard des individus d'autres espèces.

Page 382 du petit Larousse illustré 1980

À ce stade du manifeste, Marx tente de réduire la diversité des ouvriers à un plus petit dénominateur commun qui serait l'ouvrier idyllique. Une chimère.

Il n'y a plus de femmes, d'hommes, d'enfants, de vieux, de jeunes, de plus au moins instruits, de qualifiés et de peu qualifiés, etc.

il y a un mythe : l'ouvrier. Nous connaissons ce procédé cher à la bourgeoisie qui passe de la ménagère de plus de 50 ans, aux *jeunes*, terme générique qui définit un black ou un kilo de beurre, qu'il soit avec ou sans sel.

Ce sont des concepts vides de toute réalité auxquels on peut faire dire ce que l'on veut. Lorsque l'on additionne des carottes et des poireaux nous n'obtenons même pas de la soupe, car il faut de l'eau et faire chauffer.

La démarche de Marx pour obtenir un concept d'ouvrier qui forme une nouvelle espèce, est de réduire tout cela à des quantités.

C'est un tour de passe-passe pour faire croire que le travail humain est réductible à quelque chose qui s'appellerait la force de travail. Il serait possible de la mesurer, de la quantifier, de la réduire à une somme de frais ou à un coût des moyens de subsistance.

S'il y a bien quelque chose qui n'est pas quantifiable et qui ne peut-être assimilé à une marchandise comme les autres, c'est bien le travail humain.

Il n'y a pas une force de travail constante, réductible à une valeur quantifiable, comme un kilo de farine est équivalent à un autre kilo de farine ou un litre d'essence à un autre litre d'essence.

Ce que Marx appelle *la force de travail* est une abstraction qui est sensée définir ce qu'une femme, un homme ou un enfant va produire avec ses bras, son corps, sa tête, en un temps défini. Pour un même individu, cette force de travail va déjà varier d'un moment à l'autre de la journée, de la semaine, de l'année et tout au cours de sa vie.

Si l'on ajoute à cela que ce qui prétend déterminer la valeur de cette force de travail se réduit presque exclusivement au coût des moyens de subsistance nécessaires à son entretien

et à la reproduction de l'espèce, on baigne dans un flou artistique qui n'a rien ni de scientifique ni même de sérieux.

Quels sont ses moyens de subsistance ?

Qui les détermine ?

Marx considère-t-il que l'homme n'a que des besoins matériels ?

Même pour se reproduire ?

Il faut être un économiste avide de formules quantifiables pour élaborer un dogme comme la force de travail. C'est évident que le qualitatif, accessoirement la vie et les luttes qui s'y déroulent, se prêtent mal à une mise en équation de type mathématique, traduisible par une formule économique. Les adeptes de Marx avaient tellement besoin de croire en quelque chose qu'il faudra attendre 1945 pour que ce concept de valeur de la force de travail soit contestée par Cornelius Castoriadis, un militant marxien.

Poursuivons page 37 :

« Les intérêts, les conditions d'existence au sein du prolétariat, s'égalisent de plus en plus, à mesure que la machine efface toute différence dans le travail et réduit partout les salaires à un niveau également bas ».

Cette affirmation, car nous ne pouvons considérer qu'il s'agit d'une analyse reposant sur une réelle étude des faits, ne s'est pas confirmée. Ni au 19^e siècle, ni après. Nous pourrions penser que Marx et Engels ont été abusés par un phénomène local qu'ils ont voulu généraliser après un repas trop arrosé. Cela n'est pas sérieux pour un manifeste qui se veut universel.

Contrairement à ce que dit Marx, les conditions d'existence au sein du prolétariat, sont loin de s'égaliser de plus en plus.

Dès la deuxième moitié du 19^e siècle les processus de différenciation se multiplient au sein de la classe ouvrière. Et ce n'est pas l'arrivée de main-d'œuvre immigrée qui va niveler les strates existantes au sein des travailleurs.

Marx ne peut ignorer qu'il fréquente au sein du mouvement qui porte le nom d'AIT, pour Association Internationale des Travailleurs, des bijoutiers, des relieurs, des fondeurs de cloches, des horlogers mais pas de manœuvres sans qualification.

Cette différenciation au sein de la classe ouvrière, tant en Allemagne qu'en Angleterre ou en France, s'effectue en premier lieu vis-à-vis des pays d'Europe de seconde zone : Italie, Espagne, Portugal.

En second lieu, au sein même des classes ouvrières de ces pays à la pointe du capitalisme.

Le développement de l'industrie des moyens de communications génère de nouvelles catégories de travailleurs. La bourgeoisie s'attache, dès les débuts, les services de certaines catégories d'ouvriers dont elle a grand besoin pour ses conquêtes coloniales.

Les salaires et les conditions de travail sont loin d'être les mêmes entre un mineur de fond, un ouvrier imprimeur, une travailleuse des manufactures d'armement ou un manœuvre de chantier du bâtiment.

La longue histoire de la construction des syndicats et des alliances ouvrières qui les précèdent, atteste de cette différenciation permanente qui va, très vite, déboucher sur la formation d'une aristocratie ouvrière coiffant tout une hiérarchie propre à chaque branche professionnelle.

Il n'est qu'à penser au vocabulaire des mineurs concernant la fonction de chaque ouvrier dans les mines pour comprendre que les ouvriers, comme la bourgeoisie, sont attachés à cette hiérarchie. La bourgeoisie s'est attirée les bonnes grâces de certaines catégories de travailleurs en leur accordant, par

exemple, la journée de huit heures dans les arsenaux bien avant la guerre de 1914.

L'arrivée des machines, à l'inverse de ce que prétend Marx, ne va qu'accentuer les divisions en de multiples catégories au sein de chaque usine et au sein de chaque profession. Il y a ceux qui approvisionnent les machines, ceux qui travaillent dessus, ceux qui évacuent le produit, ceux qui règlent les machines, ceux qui les réparent...

Il n'y a donc aucun fondement scientifique à cette vision d'une réalité qui n'existe pas. Mais rien n'est jamais gratuit dans ce type de prétendue démonstration.

Si Marx met en avant cette chimère, c'est parce qu'elle lui est nécessaire pour conforter sa démonstration bricolée.

Encore une fois, ce nivellement des conditions d'existence qui s'égalisent de plus en plus, à mesure que la machine efface toute différence dans le travail et réduit presque partout le salaire à un niveau également bas, permet à Marx de parler du salaire (qui serait le même pour tous les ouvriers) au lieu des salaires, ce qui l'obligerait à des calculs savants pour déterminer un salaire moyen type qui accepte de rentrer dans ses formules économiques.

Voilà du bel ouvrage !

Nous avons oublié au passage de signaler que Marx commence à faire un tri dans ce prolétariat chargé de sauver le monde et le productivisme.

Un peu d'indulgence, c'est long !

Page 36 :

« Le prolétariat passe par différentes phases de développement. La lutte est d'abord engagée par des ouvriers isolés, ensuite par les ouvriers d'une même fabrique, enfin par les ouvriers d'une même branche

d'industrie, dans une même localité, contre le bourgeois qui les exploite directement. Ils ne dirigent pas leurs attaques contre les rapports bourgeois de production seulement : ils les dirigent contre les instruments de production eux-mêmes ; ils détruisent les machines étrangères qui leur font concurrence, brisent les machines, mettent le feu aux fabriques et s'efforcent de reconquérir la position perdue de l'ouvrier du Moyen-Âge. Durant cette phase, les prolétaires ne combattent donc pas leurs propres ennemis, mais les ennemis de leurs ennemis, c'est-à-dire les vestiges de la monarchie absolue, propriétaire foncier, bourgeois non industriel, petits bourgeois ».

Ces abrutis de prolétaires se trompent, ils mènent un combat moyenâgeux : ils brûlent les fabriques, ils sont fous. Autant dire que Marx voue une haine farouche au mouvement dit *luditte*.

Pourtant Karl fait tout ce qu'il peut pour que la lutte du prolétariat ne se trompe pas d'adversaire. Et ce n'est pas de sa faute s'il y a les bons prolétaires d'un côté, ceux qui sont modernes, et les prolétaires moyenâgeux de l'autre côté, ceux qui font le jeu de la réaction.

Page 37 :

« Toute victoire remportée dans ces conditions est une victoire de la bourgeoisie ».

Et oui, c'est Marx qui distribue les bons et les mauvais points. Le prolétariat doit accepter que la bourgeoisie industrielle qui représente le sens de l'histoire, fasse seule le ménage parmi tous ces vieux trucs que sont la propriété foncière, la bourgeoisie non industrielle, et la petite bourgeoisie...

Tout ce qui s'oppose à cette évolution est jugé réactionnaire par Marx. Seule l'opposition entre la bourgeoisie industrielle et la classe prolétarienne moderne est digne d'intérêt.

Page 37 toujours :

« De temps à autre, les ouvriers triomphent ; mais c'est un triomphe éphémère. Le véritable résultat de leurs luttes est moins le succès immédiat que l'union de plus en plus large des travailleurs ».

L'Union ? Oui. Mais sous la bannière du marxisme !

Cette union est tellement large que les bords ne sont pas sur la photo. Quelques années après 1848, Marx et Engels vont tenter de virer de cette Union tous ceux qui ne sont pas d'accord avec eux. Cela fait du monde !

LE PROGRÈS

Pour Marx, cette Union est quasi mécanique.

Pages 37-38 :

« Cette union est favorisée par l'accroissement des moyens de communication qui sont créés par une grande industrie et qui font entrer en relation les ouvriers de localités différentes. Or, il suffit de cette prise de contact pour centraliser les nombreuses luttes locales de même caractère en une lutte nationale, pour en faire une lutte de classe. Mais toute lutte de classe est une lutte politique, et l'union que les bourgeois du Moyen-Âge mettaient des siècles à établir avec leurs chemins vicinaux, les prolétaires modernes la réalisent en quelques années grâce au chemin de fer ».

Vive le progrès ! Vive le chemin de fer ! Si comme l'écrit Marx, cette union est favorisée par des moyens de communication créés par la grande industrie, il faut commencer par dire merci à cette grande industrie.

Et si en plus *il suffit* de cette prise de contact pour centraliser les nombreuses luttes locales, nous sommes en droit de nous demander pourquoi avec le téléphone, la radio et internet, nous en sommes encore là.

La révolution devrait être finie depuis plus d'un siècle !

Cette croyance en la technique, la technologie et le progrès qui vont régler l'évolution et le sort des relations sociales est un poison que le marxisme a distillé au sein des populations en lutte contre le capitalisme.

Malgré le chemin de fer, l'aviation, l'électricité, l'informatique, internet, etc, les prolétaires n'ont pas fait en deux siècles ce que les petits bourgeois et les artisans, paysans, ont réalisé entre 1750 et 1850 avec les chemins vicinaux.

Les autoroutes pour les voitures, comme celles de l'information, aussi importantes soient-elles, n'ont servi ni la cause des travailleurs ni celle des peuples.

Même pas pour un début de commencement d'un frémissement de révolution. N'en déplaie aux journalistes qui pensent que *les révolutions arabes* de l'année 2011 sont l'œuvre d'Internet.

Cette idée fixe de Marx pour cette course au progrès tourne en jus de boudin. Mais ce n'est pas cela qui semble perturber ses nombreux adeptes et adorateurs.

Continuons page 38 :

« Dans toutes ces luttes, elle (*la bourgeoisie*) se voit obligée de faire appel au prolétariat, d'avoir recours à son aide et de l'entraîner ainsi dans le mouvement

politique. Si bien que la bourgeoisie fournit aux prolétaires les éléments de sa propre éducation, c'est à dire des armes contre elle-même ».

Avec cette conception mécanique (... se voit obligée...) et un angélisme sur les intentions de la bourgeoisie dont l'éducation bourgeoise serait une arme pour le prolétariat, et seulement pour lui, à l'exclusion des paysans, des artisans, etc, nous arrivons au socialisme, au communisme inéluctable. C'est juste une question de temps !

Avec quelques *si bien que*, des *de plus*, et des *tout au moins*, le prolétariat va recevoir de l'aide .

Page 38 - 39 :

« De plus, ainsi que nous venons de le voir, des fractions entières de la classe dominante sont, par le progrès de l'industrie, précipitées dans le prolétariat, ou sont menacées tout au moins dans leurs conditions d'existence. Elles aussi apportent au prolétariat une foule d'éléments d'éducation ».

Comment imaginer que cette masse inculte, à peine sortie de la boue des campagnes arriérées, puisse diriger et gérer toute une industrie moderne en progrès constant, où la science et le progrès vont si vite que c'en est une merveille ?

La réponse à cette question est dans le passage ci-dessus : c'est la classe dominante, la bourgeoisie, qui dans sa grande bonté apporte au prolétariat son éducation et son aide. Encore merci pour tout !

IL Y EN A UN PEU PLUS, JE VOUS LE LAISSE ?

Il fallait y penser, la bourgeoisie moderne et le prolétariat moderne, ensemble pour combattre la réaction moyenâgeuse

représentée par la petite bourgeoisie, alliée à la paysannerie, aux artisans, et aux restes de la noblesse, avec en prime les ouvriers-non-modernes.

Somme toute les modernes contre les archaïques. Nous voilà rassurés. Le prolétariat reçoit l'éducation dont il a besoin des mains de la bourgeoisie menacée dans ses conditions d'existence.

Les autres en sont privés... Pourquoi ?

LA ROUE DE L'HISTOIRE

Si avec cette aide le prolétariat n'est pas éduqué, c'est qu'il y met de la mauvaise volonté.

Mais attention, nous nous répétons. Ce qui est valable pour le prolétariat ne l'est pas pour la paysannerie, la petite bourgeoisie, et les pauvres en général.

Page 39 :

« Les classes moyennes, petits industriels, petits commerçants, artisans, paysans, tous combattent la bourgeoisie pour sauver leur existence de classes moyennes des déclin qui les menacent. Elles ne sont pas révolutionnaires mais conservatrices ; bien plus, elles sont réactionnaires : elles cherchent à faire tourner à l'envers la roue de l'histoire. »

Marx ne fait pas de détail, le prolétariat à l'heure décisive ne pourra compter que sur :

« une petite fraction de la classe dominante (qui) se détache de celle-ci et se rallie à la classe révolutionnaire... »

Et pourquoi cela ? :

« De même que jadis une partie de la noblesse passa à la bourgeoisie... »

C'est inscrit dans les astres. C'est mécanique, c'est le progrès, c'est la roue de l'histoire. C'est ce que Marx appelle :

« l'intelligence théorique de l'ensemble du mouvement historique. »

Afin que ne subsiste aucune ambiguïté, Marx exprime toute la haine qu'il éprouve pour les gueux et les pauvres qui ne sont pas incorporés à la production capitaliste :

« Quand au sous-prolétariat, cette pourriture passive des couches inférieures de la vieille société, il peut se trouver, çà et là, entraîné dans le mouvement par une révolution prolétarienne ; cependant ses conditions de vie le disposeront plutôt à se vendre et se livrer à des menées réactionnaires. »

Qu'est ce qui distingue le prolétariat qui n'a que sa force de travail à vendre, du sous-prolétariat qui aimerait bien vendre sa force de travail ?

Le fait que les premiers ont un travail et que les sous-prolétaires n'en ont pas.

Marx ne manque pas d'air quand il suppose que les sous-prolétaires sont disposés à se vendre ; n'est-ce pas ce que font les prolétaires qui travaillent pour les fabricants et marchands de canons ?

Cette frontière entre prolétaires et sous-prolétaires, elle se situe où ?

A combien de jours chômés dans un trimestre passe-t-on de l'un à l'autre ?

Parler de pourriture passive des couches inférieures de la vieille société, pourrait être le langage d'un grand bourgeois industriel, pourquoi tant de haine et de mépris ?

Est-ce une appréciation morale ?

Et si c'est le cas selon quels critères ?

Ceux de la bourgeoisie ?

Combien de sous-prolétaires ont plus de dignité dans leur misère que ces ouvriers qui lèchent le cul de leurs patrons, pour une augmentation de salaire ou une caresse ?

Lesquels engraisent le plus le capital et le bourgeois ?

Quand on pense que c'est sur de tels critères, de telles bases, que les marxistes envisagent de prolonger le capitalisme par le communisme, la perspective des camps de travail pour rééduquer tous ces gueux n'est pas loin.

Marx a des certitudes :

« Les autres classes périssent et disparaissent avec la grande industrie ; le prolétariat, au contraire, en est le produit le plus authentique. »

N'est-ce pas merveilleux d'être le produit le plus authentique de la grande industrie ? Et que les abrutis qui pensaient que c'était le capital et le profit, les produits les plus authentiques de la grande industrie, qu'ils révisent leur 'roue de l'histoire'.

Nous avons tous constaté que les autres classes disparaissent...

Encore quelques affirmations de ce genre et il n'y a plus qu'à attendre que le communisme arrive tout seul comme un grand produit de la grande industrie.

Tout cela est inéluctable et la cause en est : le progrès et la grande industrie, page 41-42 :

« Le progrès de l'industrie, dont la bourgeoisie est l'agent sans volonté propre et sans résistance, substitue à l'isolement des ouvriers résultant de leur concurrence, leur union révolutionnaire par l'association. »

On dit merci à qui ? Au progrès de l'industrie.

« La bourgeoisie produit avant tout ses propres fossoyeurs. Sa chute et la victoire du prolétariat sont également inévitables. »

Tout cela doit être vrai puisque c'est Karl qui le dit. C'est l'histoire et sa roue qui tourne dans le bon sens. Faites vos jeux !

On se demande bien pourquoi il faudrait risquer sa vie pour le socialisme de Marx, puisque le triomphe du prolétariat est inévitable, il n'y a plus qu'à attendre que la bourgeoisie sans volonté et sans résistance se prenne les pieds dans le tapis et chute, puisque cela est inévitable.

Est-ce que c'est bien sérieux ?

CHAPITRE II PROLÉTAIRES ET COMMUNISTES

Voilà comment nos duettistes Karl et Friedrich, voient le rôle des communistes, page 42-43 :

« Pratiquement, les communistes sont donc la fraction la plus résolue des partis ouvriers de tous les pays, la fraction qui entraîne toutes les autres ; sur le plan de la théorie, ils ont sur le reste du prolétariat l'avantage d'une intelligence claire des conditions, de la marche et des résultats généraux du mouvement prolétarien »

Ce ne sont pas les poupées russes, c'est juste ce que les marxistes vont reprendre sous l'appellation d'avant-garde.

Arrêtons-nous sur cette 'avant-garde' communiste qui a une vision théorique claire de la marche du mouvement prolétarien.

Treize ans après la rédaction du manifeste, en 1871, éclate la Commune de Paris.

Où est passée la fraction la plus résolue ?

Que font les théoriciens de cette fraction prolétarienne disposant d'une intelligence claire des conditions ?

Pourquoi n'ont-ils pas tenté de venir expliquer aux communards ce qu'il fallait faire ?

Nous allons peut-être avoir la réponse à ces questions, page 43 :

« Les thèses des communistes ne reposent nullement sur des idées, des principes inventés ou découverts par tel ou tel réformateur du monde. Elles ne sont que l'expression générale des conditions réelles d'une lutte de classe existante, d'un mouvement historique qui s'opère sous nos yeux. L'abolition des rapports de propriété qui ont existé jusqu'ici n'est pas le caractère distinctif du communisme. »

Voilà qui nous éclaire : nous marxistes, n'avons rien inventé ni découvert, nous ne sommes que la main de l'histoire, comme d'autres avant nous ont été le bras de dieu ; nous avons reçu cette mission...

De la part de qui ? La réponse est momentanément différée.

« Ce qui distingue le communisme, ce n'est pas l'abolition de la propriété en général, mais l'abolition de la propriété bourgeoise. »

Est ce que cela nous éclaire ? Un peu, car Marx réaffirme ainsi la légitimité de la bourgeoisie dans le mouvement historique et le fait que le communisme ne peut venir qu'après, à la

suite, en gros dans la continuité du cycle mécanique de la roue de l'Histoire :

« En ce sens, les communistes peuvent résumer leur théorie dans cette formule unique : abolition de la propriété privée. »

Ne nous trompons pas. Ce n'est pas de l'histoire ancienne sans intérêt pour notre présent.

Car remplacer la propriété privée, l'abolir, pour la propriété collective étagée ne règle rien. Cela ne fait que poser la question de l'État.

Cela peut être un État bourgeois, une théocratie comme le Vatican, une bureaucratie comme en ex-URSS, une dictature quelconque... C'est avec regret que nous constatons que la formule unique qui peut résumer ce qui distingue et fonde le communisme marxien, n'ouvre pas les portes à un paradis inéluctable.

Si la propriété privée doit être abolie, ou pour le moins mise sous contrôle, cette mesure ne peut avoir de sens que dans le cadre d'une société ouverte, égalitaire, sans État et à plus forte raison, sans dictature, que celle-ci soit l'œuvre du prolétariat, d'une avant-garde-éclairée par EDF, ou d'un parti qui parlerait au nom du sens de l'Histoire.

Bref retour en arrière, toujours page 43 de ce chapitre II :

« Le but immédiat des communistes est le même que celui de tous les partis ouvriers : constitution du prolétariat en classe, renversement de la domination bourgeoise, conquête du pouvoir politique par le prolétariat. »

Comme l'exposent nos duettistes dans le chapitre I, spontanément, le prolétariat n'est pas une classe. C'est

uniquement, enfin presque, en passant par l'industrie moderne, que les ouvriers modernes, deviennent dignes d'intérêt pour ceux qui délivrent le label de *prolétaire*.

Il faut ajouter les organisations qui doivent constituer cette masse informe en classe consciente d'elle-même.

Ce ne sont pas les prolétaires qui définissent ces frontières de classe qui font qu'ils ont des intérêts propres distincts des autres classes. Personne n'aurait rien dit au prolétariat, il ne saurait même pas qu'il s'appelle comme ça.

Grâce à Marx, il le sait.

La tentative de reproduire schématiquement avec le prolétariat ce qui s'est passé avec la bourgeoisie dans sa lutte contre la féodalité a des limites.

Ce qui était une nécessité de régulariser une situation de fait pour la bourgeoisie (celle-ci étant en position dominante sur les plans économiques, financiers, culturels, etc.), ne se pose pas dans les mêmes termes pour le prolétariat. Le passage du pouvoir de la monarchie à la bourgeoisie a été la régularisation d'une situation de fait.

En France cela c'est traduit par une révolution, dans d'autres pays comme l'Angleterre cela c'est traduit par une transition qui conservait la monarchie.

Quand la bourgeoisie a pris le pouvoir politique, elle avait déjà, en réalité, les principaux pouvoirs. Ce qui n'est pas le cas du prolétariat, sauf à considérer que la conquête du pouvoir politique par le prolétariat, n'est que le prolongement, la continuation, l'achèvement de l'œuvre de la bourgeoisie.

Il n'y aurait donc pas de rupture avec le système bourgeois capitaliste, mais une simple prise du pouvoir politique par une minorité investie d'une mission historique, pour ne pas dire d'une mission divine.

Au moment où Marx demande au prolétariat de se constituer en classe autonome pour 'renverser' la domination bourgeoise et *conquérir le pouvoir politique*, le prolétariat ne dispose

d'aucun point d'appui matériel et intellectuel, dans la société capitaliste.

Il ne dispose ni du pouvoir financier, ni du pouvoir économique, ni de l'instruction, ni de la culture, etc., ni d'un quelconque levier.

De plus la question qui se pose, n'est pas de continuer l'œuvre de la bourgeoisie et de la monarchie, mais de rompre radicalement avec le gâchis de ces systèmes ; cela concerne toutes les classes, et pas uniquement une partie de la classe ouvrière appelée prolétariat.

Comment peut-on imaginer que ce prolétariat est une classe homogène qui serait internationalement en situation d'avoir une approche commune unique ?

La seule réponse à cette question c'est que ce prolétariat obéirait à un seul maître, porteur d'une doctrine et d'une idéologie incontestables et qui parlerait au nom de tous ces rustres pour les siècles des siècles...

Même après sa mort. Ce n'est pas de Jésus ou de Mahomet dont il s'agit, mais de Karl Marx.

LE DIEU TRAVAIL

Le manifeste du parti communiste reste très discret sur ces processus qui consistent à constituer le prolétariat en classe indépendante des autres et opposée à celles-ci.

Avec la noblesse et les quartiers de noblesse, c'était Dieu et ses représentants sur Terre qui décidaient de qui était noble et du degré de *noblitude*.

Après, tout n'était qu'une question d'alliances, de terres et de faveurs. Avec la bourgeoisie et le prolétariat, ce n'est plus en apparence dieu qui décide. Du moins plus le même Dieu. C'est celui du travail dont il s'agirait.

Ce qui du temps des rois était un droit héréditaire lié au sang ou à la morve, devient pour la bourgeoisie un produit marchand, transmis par héritage, par l'argent et les bourses, toutes les bourses.

Bébé Rothschild ou Engels, Dassault ou Lagardère, trouvent dans leur berceau un livret de caisse d'épargne, plus un codevi, plus des banques, plus des usines...

Mais qu'est-ce qui fait le bourgeois ?

Qu'est ce qui le distingue du petit-bourgeois et des autres ?

Est-ce juste une question de quantité d'argent ?

Revenons à la définition qu'en fait Engels :

« Par bourgeoisie on entend la classe des capitalistes modernes qui possèdent les moyens sociaux de production et utilisent du travail salarié. »

Si l'on prend cette définition à la lettre, un artisan qui dispose en propriété de machines et qui utilise le travail salarié d'un employé, à condition qu'il soit moderne, fait partie de la classe bourgeoise des capitalistes, même s'il ne gagne que le SMIC.

En revanche un rentier qui ne possède pas de moyens sociaux de production, et n'emploie pas de salarié, même s'il spéculé en bourse à s'en faire péter la sous-ventrière, ne serait pas un bourgeois.

Cette définition liée au travail salarié ne peut, à elle seule, définir les contours de ce que Marx veut mettre dans une case qu'il appelle

« la classe bourgeoise-capitaliste ».

Où se situe la frontière entre le grand et le petit bourgeois ?

Ce ne peut-être la taille physique de la personne concernée.

Le copain de Marx et Friedrich Engels, qui possédait une usine

et vivait du fruit du travail des salariés, était un bourgeois moderne.

Mais alors, la formule de Marx comme quoi l'existence détermine la conscience s'appliquait-elle à Engels ?

Et sinon pourquoi ?

Parce que Engels finançait les travaux de Marx ?

Nous n'avons pas de réponse à ces questions.

Revenons au travail, page 43 :

« Or la propriété privée moderne, la propriété bourgeoise, est l'ultime et la plus parfaite expression du mode de production et d'appropriation qui repose sur les autres antagonismes de classe, sur l'exploitation des uns par les autres »

L'exploitation des uns par les autres n'a pas disparu avec les premières révolutions dites socialistes qui se sont revendiquées de Marx et de sa théorie : URSS, Chine, Cuba. Pourtant l'abolition de la propriété privée bourgeoise a été la règle. Elle a juste été remplacée par une propriété collective d'une caste dirigeante, qui en contrôlant l'état, la police et l'armée, a maintenu l'exploitation des uns par les autres.

C'est peut-être parce que c'est le productivisme qui est en cause, quelque soit la forme de la propriété et son expression idéologique, bourgeoise ou marxienne.

L'abolition de la propriété privée est un des nombreux éléments qu'il faut considérer pour se séparer définitivement du cadavre du capitalisme, mais il n'est ni le premier ni le seul : condition nécessaire mais pas suffisante.

Depuis des siècles que le travail se convertit en argent et se transmet par héritage, la question de la propriété, que celle-ci soit privée, d'état, ou collectivisée par une bureaucratie, ne peut être séparée de celle de l'héritage.

D'autant plus que l'on n'hérite pas uniquement de biens matériels, il ne faut pas oublier les biens culturels et intellectuels.

La propriété privée peut être abolie, tout en permettant que se perpétue l'héritage de fonctions, de privilèges, de places au soleil, de prébendes, ce qui fait tout le charme des bureaucraties, et pas uniquement dans les ex-pays de l'Est.

La Chine est un exemple puissant d'un mélange de tout cela.

Le fait de naître dans un milieu culturel aisé est déterminant pour le nouvel arrivant. Même si la famille ne dispose pas de *moyens de production*, elle va transmettre un capital intellectuel et culturel, qui fait que naître à Passy dans un hôtel particulier ou dans un bidonville à Poissy, n'ouvre ni les mêmes perspectives, ni le même carnet d'adresses.

Il semble donc nécessaire de revoir la question de la définition de la classe bourgeoise, au delà du simple rapport au travail, lié aux moyens de production.

L'opposition entre riches et pauvres reste une ligne de démarcation fondamentale qui a le mérite de se constater et de se voir au grand jour.

Le fait d'être lié à la production, moderne ou non, au travail, ne détermine en rien une ligne de séparation entre les tenants de la société actuelle (qui ne sont pas tous bourgeois) et les partisans d'une autre façon de vivre ensemble, qui refusent le capitalisme (et qui ne sont pas QUE des prolétaires).

La production et le travail ne sont pas les critères exclusifs qui déterminent la vie en société. Il y a des bourgeois qui travaillent, d'autres qui vivent de leurs rentes boursières ou immobilières ; comme il y a des ouvriers qui travaillent et des millions qui sont exclus de la production et du travail soit parce que le système les a exclus, soit par choix personnel, et tous ont le droit de vivre et d'avoir une petite idée sur un

autre vivre ensemble. Mais un fait est certain : le capitalisme ne peut survivre que par l'idéologie du travail, qu'il soit salarié ou obligatoire.

« *Le travail rend libre* ». Cette devise trônait au dessus de la porte d'entrée des camps nazis.

Essayons de comprendre l'objectif de *constituer le prolétariat en classe* distincte des autres, avant d'aller plus loin.

Ce que l'on appelle encore *prolétariat* n'a plus grand chose à voir avec la définition des dictionnaires, ni avec l'idée que s'en faisaient les socialistes avant 1850.

Pour Marx, c'est la place dans la production capitaliste moderne de la grande industrie qui fait d'un ouvrier un prolétaire.

Et c'est ce qui le distingue de l'ouvrier qui peut être ouvrier agricole ou employé d'un artisan ; ce qui le distingue du salarié qui peut être fonctionnaire, et du travailleur qui peut être indépendant.

Le prolétaire est, par définition, celui qui appartient à la classe la plus pauvre de la société et dont la fonction est d'assurer sa propre reproduction en faisant des enfants, celui qui n'a rien à perdre que ses chaînes, n'a pour les marxistes qu'une seule chose à faire : vendre sa force de travail au grand capital.

Cette définition ne correspond plus, depuis plus d'un siècle, qu'à une minorité de travailleurs immigrés et précaires. Dès la fin du 19^e siècle, les travailleurs blancs des grands pays capitalistes ont quelque chose à perdre : leur différence de traitement avec les travailleurs venus des colonies.

PROLÉTAIRES, vous n'y êtes pour rien !

Déjà à l'époque où est écrit le manifeste, envisager une dictature du prolétariat est un non-sens.

Comment peut-on imaginer qu'une classe sociale qui, par définition (voir plus haut), sait à peine lire et écrire, à qui sont imposées des conditions de survie proche de l'abrutissement, vu la nécessité de se vendre au capital, puisse être à un moment quelconque en situation d'imposer au reste de la société une solution politique globale qui couvrirait l'ensemble des relations sociales, économiques, etc.

Une telle chimère n'a qu'un objectif : celui de déléguer à une élite, une avant-garde de gens lettrés, cultivés, organisés, le soin de parler et d'agir au nom et à la place de ce prolétariat. Constituer le prolétariat en classe revient donc à créer cette avant-garde, ce parti, qui va parler, agir et dicter sa loi en lieu et place de gens qui sont dans l'incapacité de le faire.

C'est donc une frange de la bourgeoisie, petite ou grande, qui va se glisser dans la peau de représentants de commerce et de porte-parole de ce morceau de classe sociale investie d'une mission historique.

Ce sont les mêmes qui ont découvert que cette classe sociale, dans sa partie liée à la production capitaliste, était investie d'une mission historique quasi divine.

Le processus est très simple, applicable aux sourds et muets comme aux prolétaires : Ils commencent par dire aux intéressés qu'ils sont l'avenir de l'humanité, qu'ils ont une mission historique dont ils n'ont pas conscience.

Eux, et eux seuls, ont eu la révélation de ce rôle et dans leur grande bonté, proposent de les aider dans l'accomplissement de cette œuvre à laquelle ces prolétaires ne peuvent échapper et doivent consacrer leur vie. Ils doivent vous faire confiance, même s'ils n'ont pas tout compris !

Qui peut mieux que ceux qui avez conçu, inventé, explicité cette perspective, être en situation de savoir comment faire ?

Comment une catégorie sociale (*puisque ce ne sont pas tous les ouvriers ou tous les travailleurs, mais juste les prolétaires*) aussi disparate que l'est le prolétariat, peut-il constituer son unité et définir une vision commune universelle de son avenir et d'une société future ?

Cette catégorie sociale, au sein de la classe ouvrière, recouvre des milliers de situations particulières, des millions de concurrences quotidiennes.

Le seul élément qui est mis en avant est qu'ils participent tous à la valorisation du capital, du grand capitalisme moderne, en lui vendant sa force de travail.

Les éléments de compréhension et d'analyse lui font individuellement et collectivement défaut. Ces éléments ne peuvent être que le fruit d'une réflexion extérieure issue de la culture dominante à laquelle il va falloir croire très fort, comme on croit en Dieu.

C'est cela, constituer le prolétariat en classe. L'adhésion au projet communiste va être du domaine de la croyance comme dans toutes les religions.

La cohérence de cette idéologie qui a distingué cette catégorie sociale comme seule porteuse d'avenir de l'humanité, ne peut reposer que sur les prêtres qui l'ont portée sur les fonds baptismaux et en ont établi les règles.

Au moins, ces prêtres sont sûrs d'une chose : ce ne sont pas les prolétaires qui vont leur contester la direction des opérations.

De ce montage idéologique, dont le prolétariat est l'objet, va naître une mécanique : celle du travail salvateur.

C'est l'un des nombreux points de jonction entre l'idéologie marxiste et l'idéologie capitaliste.

Toutes les deux ont, comme fondement commun, le travail qui est sensé rendre libre. Et ce travail rendu possible par le capital et la vente de la force de travail des prolétaires, va

être l'écran efficace opposé par les productivistes à tous les changements sociaux prônant un autre modèle.

En vendant sa force de travail au capital, le prolétaire, l'ouvrier moderne, le travailleur, le salarié, est par l'idéologie marxiste rendu irresponsable de ce que lui fait produire le patron ou l'État.

La vente de cette *marchandise travail* dédouane celui qui la vend de toute responsabilité sur l'usage que va en faire celui qui l'achète. Cette conception arrange bigrement bien les patrons et le système capitaliste tout entier.

C'est la même approche qu'avaient les monarques quand ils achetaient des hommes d'armes en provenance de différents pays pour les envoyer se battre, parfois contre d'autres soldats de leur propre pays : ce sont des mercenaires qui n'agissent que pour la solde...

Qu'achète le patron lorsqu'il paye la force de travail d'un ouvrier ou d'un employé ?

Est-ce uniquement sa force physique ?

Est-ce son obéissance aveugle aux ordres ?

Est-ce que ce qu'il achète est quantifiable en totalité sur un contrat de travail ?

Il achète l'aptitude, le savoir-faire, la docilité, la compréhension, l'intelligence, bref la collaboration complète du salarié.

De la part du salarié qui accepte ce travail, la limite n'est pas clairement définie sur ce qu'il vend réellement.

Est-ce une quantité de choses à produire ?

Est-ce un temps de présence ?

Est-ce une mission à remplir ?

La réalisation de la moindre tâche implique de la part du salarié qu'il vende plus que sa simple force de travail. Il vend, même quand c'est pour balayer une usine ou une rue, autre chose que sa force musculaire à faire bouger un balai.

Quand il s'agit d'une personne qui vend, une partie de son temps par contrat avec un État, n'a-t-elle pas comme responsabilité de s'assurer que cet État ne va pas l'utiliser contre ses propres intérêts et ceux de ses concitoyens ?

Quand un journaliste vend sa plume, son temps et sa réflexion à un média, n'a-t-il pas comme responsabilité de s'assurer que ce média ne fait pas l'apologie du racisme, du fascisme, ou de toutes autres gâteries du même genre ?

Et pourquoi l'ouvrier qui vend sa force de travail devrait être indifférent à ce que son patron fait de celle-ci ?

Pourquoi n'aurait-il pas une part de responsabilité dans le fait de fabriquer des bombes, des missiles, des armes, des systèmes d'écoutes et autres saloperies à la mode ?

Nous devons aux marxistes cette conception *irresponsable* qui arrange bien le capitalisme.

Le prolétaire n'est responsable de rien, si ce n'est de vendre au mieux sa force de travail.

L'idéologie marxienne va plus loin encore en glorifiant le travail bien fait. Dès le début de son existence, le marxisme s'oppose au sabotage de la production capitaliste. Il dénonce comme rétrogrades, arriérés, nuisibles, tous ces mouvements des travailleurs qui visent à casser les machines ou à entraver la production.

Pour Marx, cette masse de prolétaires qui vient essentiellement du monde paysan et des couches arriérées de la société, n'est rien.

Toute cette population disparate et pauvre ne devient *prolétaire* qu'en passant par la grande industrie moderne où la loi du capital et la discipline en font une armée industrielle. C'est le travail qui, en encadrant ces abrutis, va en faire des êtres différents, bons pour la révolution.

Les marxistes et les capitalistes ont en commun cette glorification du travail et la haine des fainéants, de ceux qui ne sont pas dans le cycle de la production.

Si l'objectif affiché de la bourgeoisie, et de Marx, n'est pas le même à terme, ils ont de très nombreux points communs dans un premier temps : la glorification du travail, l'amour de la discipline, le respect de l'outil de travail capitaliste, la passion de la production et du productivisme.

Ça fait quand même beaucoup pour des gens qui prétendent y être opposés.

Pour asseoir sa démonstration comme une vérité incontestable, Marx a besoin de transformer en abstraction, des faits bien trop concrets pour lui servir la soupe.

Comment parler du travail salarié et de sa rémunération, sans faire l'inventaire de milliers de cas spécifiques ? Tout simplement en évoquant

« le prix moyen du travail salarié ».

C'est un peu comme le français moyen, que personne n'a jamais rencontré, à qui l'on fait dire ce que l'on souhaite entendre.

Page 44 :

« Le prix moyen du travail salarié, c'est le minimum du salaire, c'est à dire la somme des moyens de subsistance nécessaires pour maintenir en vie l'ouvrier en tant qu'ouvrier. Par conséquent, ce que l'ouvrier salarié s'approprié par son activité est tout juste suffisant pour reproduire sa vie ramenée à sa plus simple expression. »

L'affaire est réglée en deux phrases !

Dans la première, nous apprenons que le minimum du salaire est le prix moyen du travail salarié. Ce qui est absurde, puisqu'une moyenne est le résultat d'un maximum et d'un minimum. Ce qui enlève toute signification à l'affirmation de cette phrase.

Le « par conséquent » de la deuxième phrase qui semble être déduit de la première, n'apporte rien à la démonstration.

La réalité de la diversité des travaux salariés au 19^e siècle n'a pas fait place à une uniformisation qui pourrait justifier les affirmations de Marx.

Nous pourrions passer en revue les salariés d'une mine de charbon, ceux d'une fonderie, ceux d'un arsenal, ceux d'une imprimerie... Ce qui frappe, c'est la diversité des fonctions, des métiers et des tâches, ce qui distingue les salariés les uns des autres et génère une multitude de salaires différents.

Le capitalisme, et les patrons qui l'incarnent, ont oublié d'être cons, tout en étant cyniques. Ils savent bien que la concurrence entre salariés reste un levier puissant pour maintenir la paix sociale à l'intérieur d'une usine.

De nos jours encore, sur une même machine fabriquant des pièces de même qualité en même quantité, nous pouvons avoir un professionnel qualifié avec ou sans ancienneté, en CDI ou en CDD, un ouvrier spécialisé (O.S.) en CDI ou en CDD, un intérimaire... Il existe autant de salaires différents que de cas possibles.

Élargissons cet exemple d'une machine à l'ensemble d'une usine. Le dégradé des fonctions et des postes de travail entraîne une variété de salaires proportionnelle, même si le montant des différences de salaire reste souvent très faible.

Quand aux *moyens de subsistance* nécessaires pour maintenir en vie l'ouvrier en tant qu'ouvrier, ils sont aussi très différents

selon qu'il vive en HLM, dans une caravane ou dans un pavillon en meulière, sans parler des foyers SONACOTRA ou des foyers-usines à 12 par chambre pour 4 lits...

Cette diversité dans la vie et la survie, fait de la classe ouvrière une entité hétérogène où il est impossible de parler d'un schéma applicable à tous.

Les conditions de vie du petit-blanc au bas de l'échelle sociale ne sont pas les mêmes que celles réservées aux travailleurs immigrés croupissant dans un foyer de négrier.

Pour Marx, le prolétariat se constitue en classe au travers de ses organisations politiques et syndicales. Pourtant, les objectifs et fonds de commerce de ces différentes organisations sont tels qu'elles sont plutôt un facteur de division et d'ossification du mouvement ouvrier qu'un élément unificateur.

Marx en fait la démonstration lui-même en décidant de dissoudre la première Internationale, parce qu'il y est minoritaire. Comment considérer que ces organisations constituent le prolétariat en classe contre la bourgeoisie, quand face à l'État et au patronat, elles jouent toutes une partition différente et contradictoire ?

PROPRIÉTÉ PRIVÉE, DÉFENSE...

La théorie marxiste a accompagné le mouvement ouvrier comme la corde soutient le pendu ou comme l'Église accompagne dans les cimetières les croyants en partance vers un monde meilleur.

Revenons au manifeste, page 43 :

« Or la propriété privée moderne, la propriété bourgeoise est l'ultime et la plus parfaite expression du mode de production et d'appropriation qui repose sur des

antagonismes de classes, sur l'exploitation des uns par les autres. En ce sens, les communistes peuvent résumer leur théorie dans cette formule unique : abolition de la propriété privée. »

Marx se trompe et nous trompe, tant par la forme que sur le fond. Évacuons la forme et les certitudes *ultime, la plus parfaite expression, formule unique*, tous ces mots sont là pour arracher la conviction et empêcher les objections des manants qui auraient des doutes : douter c'est déjà pécher contre le Tout-Puissant.

Devant tant de certitudes, qui oserait tenter d'expliquer que ce n'est pas la réalité, sans prendre le risque d'être traité d'agent du grand capital ou tout simplement d'enfoiré.

Si ce qu'exprime Marx :

« En ce sens les communistes peuvent résumer leur théorie dans cette formule unique : abolition de la propriété privée. »

est vrai, il faut accepter de reconnaître que l'URSS de Staline et la Chine de Mao étaient des pays communistes conformes au marxisme.

L'abolition de la propriété privée bourgeoise est loin d'être le seul enjeu de la lutte pour une société égalitaire. La transformation de cette propriété privée en propriété collective pose la question de l'état et de la bureaucratie qui gère l'état.

C'est en toute logique que l'idéologie marxiste a accompagné la bureaucratie soviétique devenue stalinienne.

Page 44 :

« Dès lors, si le capital est transformé en propriété commune appartenant à tous les membres de la société, ce n'est plus une propriété personnelle qui se change en propriété sociale. Seul le caractère social de la propriété change. Il perd son caractère de classe. »

Ah bon ? Cette analyse est à la portée du premier prolétaire venu ; nous espérons que vous avez compris les nuances qui font le charme de cette démonstration.

Page 45 :

« Dans la société bourgeoise, le travail vivant n'est qu'un moyen d'accroître le travail accumulé.

Dans la société communiste le travail accumulé n'est qu'un moyen d'élargir et d'enrichir, et de faire progresser l'existence des travailleurs. »

Dans les deux cas, hors du travail, point de salut ! Et pour qu'existe un contrôle sur ce travail, il faut bien un appareil centralisé qui, lui, ne cesse de s'enrichir et de faire progresser son existence.

Nous avons aussi la confirmation que sous le communisme il existe toujours des travailleurs dont l'existence peut progresser...

Mais qui décide de qui est travailleur et de qui est dirigeant ? C'est le parti ?

LEÇON DE DIALECTIQUE

Page 49 :

« Les ouvriers n'ont pas de patrie. On ne peut leur prendre ce qu'ils n'ont pas. Comme le prolétariat doit en premier lieu conquérir le pouvoir politique, s'ériger en classe nationale, se constituer lui-même en nation, il est

encore par là national, quoique nullement au sens où l'entend la bourgeoisie. »

Cette leçon de dialectique vaut bien un fromage.

Pourquoi les ouvriers, qui n'ont pas de patrie, devraient-ils se constituer en nation ?

En quoi cette nation est-elle différente de la nation bourgeoise ?

Est-ce que cela recoupe les frontières constituées et décidées par les bourgeoisies ?

Est-ce que les basques et les corses doivent continuer à se fondre dans le cadre national de cette nation estampillée marxienne ?

Faut-il assumer l'héritage de la bourgeoisie ?

Les colonies restent-elles colonisées sous domination de la métropole, ou bien ont-elles droit à leur indépendance ?

Autant de questions qui ne trouvent pas de réponses.

« Déjà les démarcations nationales et les antagonismes entre les peuples disparaissent de plus en plus avec le développement de la bourgeoisie, la liberté du commerce, le marché mondial, l'uniformité de la production industrielle et les conditions d'existence qu'elle entraîne ».

Voilà une analyse pertinente que tout dément déjà à l'époque de Marx : entre les guerres de conquêtes coloniales et les conflits entre les puissances impérialistes que sont la France, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, les USA, le Japon, etc., il y a de quoi faire.

Trois guerres avec l'Allemagne, deux conflits mondiaux, deux bombes atomiques sur le Japon, nous voyons bien que les antagonismes disparaissent ? Faut-il préciser : sous les bombes !

Le marché mondial n'a pas supprimé les démarcations nationales et les antagonismes entre les peuples. La liberté du commerce, si chère à Marx, n'a fait qu'accentuer le pillage des ressources humaines et naturelles des peuples colonisés.

Quant à parler de

« l'uniformité de la production industrielle et les conditions d'existence qu'elle entraîne »,

est-ce du cynisme ?

De la connerie ?

Un pronostic foireux de plus ?

A moins que ce ne soit le désir le plus cher de Marx qui souhaite prendre la succession de la bourgeoisie et assumer son glorieux héritage ?

Peut-on encore parler d'analyse scientifique devant une telle accumulation de prévisions erronées ?

Page 49-50 :

« Du jour où tombe l'antagonisme des classes à l'intérieur de la nation, tombe également l'hostilité des nations entre elles. »

Cette phrase fait partie des affirmations-pronostics qui peuplent ce manifeste et dont on ne sait s'il faut les prendre au premier degré ou comme des formules à interpréter longuement.

Est-ce que cette phrase veut dire que dès qu'un pays a réglé les antagonismes à l'intérieur de ses frontières (la nation), les autres pays vont lui foutre la paix ?

C'est l'inverse qu'il faut prévoir.

Ou bien cette phrase sous-entend, sans le dire vraiment, qu'il faut faire la révolution dans chaque pays pour que tombe l'hostilité des nations entre elles ?

C'est pour ces interprétations multiples que le marxisme a besoin de prêtres pour, selon les moments, donner la version qui va coller. Des prêtres laïques qui discutent entre eux, ce qui donne des inter-prêtres de la parole divine.

Si nous avons bien tout compris ce qui est écrit, la révolution se déroule dans le cadre de la nation. Et une fois qu'elle est victorieuse, les autres nations bourgeoises qui l'entourent cessent toute hostilité envers cette nation communiste ?

Ou par miracle, toutes les nations vont faire leur révolution communiste en même temps... mais pourquoi parler encore de nation ?

Page 50 :

« Est-il besoin d'une grande perspicacité pour comprendre qu'avec toute modification de leurs conditions de vie et de leurs relations sociales, de leur existence sociale, les représentations, les conceptions et les notions des hommes, en un mot leur conscience, change aussi. Que démontre l'histoire des idées, si ce n'est que la production intellectuelle se transforme avec la production matérielle. »

Et réciproquement, comme aurait pu dire Francis Blanche. Est-ce aussi simple que cela nous est présenté ?

Demandons aux représentants de l'appareil bureaucratique de l'ex-URSS si leur conscience s'est transformée avec les modifications des conditions d'existence, après la révolution.

Pour Marx c'est l'une des pierres angulaires de toutes ses démonstrations : l'existence détermine la conscience.

Et si c'était l'inverse ? Et si c'était ni l'un ni l'autre ?

Comment transformer les relations sociales sans qu'il y ait au préalable un début de transformation des consciences ?

Ou bien faut-il comprendre que seuls des élus touchés par la grâce du marxisme disposent de cette conscience et qu'ils vont faire, seuls, la révolution ?

Cette conscience serait la propriété privée d'un parti de *sachants* qui apporterait la lumière aux prolétaires incultes.

C'est la conception d'un parti-avant-gardiste qui pense et agit au nom d'une entité qu'il a lui même définie comme la classe porteuse d'avenir.

Mais attendons la suite...

L'ÉTAT ET LA DÉMOCRATIE

Page 51 :

« Nous avons déjà vu plus haut que le premier pas dans la révolution ouvrière est la constitution du prolétariat en classe dominante, la conquête de la démocratie. Le prolétariat se servira de sa suprématie politique pour arracher peu à peu à la bourgeoisie tout capital, pour centraliser tous les instruments de production entre les mains de l'état, c'est-à-dire du prolétariat organisé en classe dominante, et pour augmenter au plus vite la masse des forces productives. »

Ce paragraphe est important, car il confirme à celles ou ceux qui auraient encore des doutes, que les marxistes se situent bien dans le camp du productivisme, cher au capitalisme. Leur rêve étant d'augmenter les forces productives.

Mais il contient aussi autre chose. La conquête de la démocratie serait la constitution de la classe ouvrière en classe dominante. C'est avec le bulletin de vote que se réglerait la constitution du prolétariat en classe dominante, puisque c'est la conquête de la démocratie...

Nous votons tous, ou nous avons le pouvoir de le faire, depuis 1945.

Et pourtant, la démocratie n'a pas accouché d'autre chose que le maintien au pouvoir de la bourgeoisie.

Il y a aussi le rôle de l'État, c'est-à-dire l'appareil de domination d'une classe sur les autres, qui pourrait passer des mains de la bourgeoisie aux mains du prolétariat, sans subir de bouleversements importants.

Cet État est considéré comme un simple appareil au service d'une *suprématie politique*. Il serait donc neutre et pourrait servir le prolétariat comme il a servi la bourgeoisie.

C'est vite oublier que cet État, cet appareil, a été construit par les puissants et les riches pour les servir, eux.

Il est tout, sauf neutre. Les choix qui ont présidé à la construction de cette machine administrative, policière et militaire ne peuvent être utilisés pour autre chose que le service de ses créateurs.

C'est un peu comme si on voulait se servir d'une machine agricole pour faire du tricot.

Chaque machine est destinée à un usage précis par celui qui la conçoit. Vouloir s'en servir pour un autre usage est impossible.

C'est le cas de la machine administrative forgée par le capitalisme, que l'on nomme *l'État moderne*.

Ce paragraphe commence par une question qui n'est pas résolue : la constitution du prolétariat en classe, et en plus en classe dominante.

Ce n'est pas en faisant semblant de considérer cette question comme *déjà vu plus haut* que l'on y apporte un début de solution.

Comment une minorité hétérogène en état de servitude matérielle et intellectuelle, peut-elle s'organiser en classe dominante ?

Comment des intérêts au départ catégoriels, peuvent-ils du jour au lendemain fabriquer une classe qui parle d'une seule

voix et dispose d'une vision globale et mondiale des intérêts historiques de l'humanité ?

Nous n'avons pas la réponse.

Le prolétariat est minoritaire en nombre dans la société capitaliste, hier comme aujourd'hui.

Envisager la conquête du pouvoir politique et de l'état par la conquête de la démocratie, par les élections donnant une majorité à cette minorité tient du tour de magie.

Alors comment ? Attendons la suite page 52 :

« Cela ne pourra se faire naturellement, au début, que par une intervention despotique dans le droit de propriété et les rapports bourgeois de production, c'est-à-dire par des mesures qui économiquement paraissent insuffisantes et insoutenables, mais qui, au cours du mouvement, se dépassent elles-mêmes et sont inévitables comme moyen de bouleverser le mode de production tout entier. »

Marx est un économiste, il voit tout au travers de l'économie. Il serait dentiste, la roulette serait son guide et la bouche son champ d'action.

Ce sont donc des mesures économiques qui vont tout solutionner, avec l'aide despotique d'une intervention du même métal, organisée par le prolétariat prenant le pouvoir politique et dirigeant l'État.

Nous comprenons mieux pourquoi les staliniens et les marxistes sont partisans de l'État providence et des nationalisations.

Pour eux, c'est le début du socialisme. Même si, comme en 1945 en France, c'est un gouvernement bourgeois capitaliste qui tient les places fortes de l'État et de l'économie.

La légende des nationalisations et des services publics comme acquis sociaux est directement liée à cette conception économiste de l'État qui serait une structure

neutre. Cet État pourrait fonctionner pour le capitalisme comme pour le communisme, sans changer grand chose, les deux étant des productivistes acharnés.

Cette question de l'État, de sa nature et du positionnement de chacun vis-à-vis de cette administration, est cruciale. La logique de la théorie marxienne conduit à considérer l'État comme neutre, puisque ce sont les rapports de production qui déterminent tout.

J'en vois un au fond qui ne suit pas, c'est vrai que c'est chiant !

Le fait de considérer que cette machine qui gère et encadre tous les moments de notre vie puisse être utilisée telle quelle après la prise du pouvoir politique par un prolétariat en mal de dictature, est à mettre en rapport, par exemple, avec le fait que l'État français de Pétain continue d'exister sans trop de changements internes en 1945, après la chute du Maréchal et de sa milice.

Si cet État est neutre, nous pouvons nous adresser à lui pour lui demander de prendre en compte nos intérêts, comme il le fait avec les intérêts de la bourgeoisie.

Plus besoin de faire la révolution, puisque l'État peut devenir *providentiel* : C'est la légende de l'État providence !

Cette légende s'appuie sur un mythique Service Public et des nationalisations, antichambre du socialisme.

Par quelle vertu, tombée du ciel, les services publics seraient mieux et plus présentables que les services privés ?

Dans cette société, les deux sont au service de la classe dominante et sont soumis aux mêmes lois du profit et de la rentabilité.

Que des flics soient publics ou privés, ce sont toujours des flics aux ordres et au service des puissants.

Dans un hôpital public ou privé, les infirmières diplômées d'État soignent les malades avec la même efficacité et le même manque de moyens.

Les prisons financées sur fonds publics ou privés restent des prisons.

On nous raconte que la différence entre privé et public viendrait du fait que dans le privé, l'objectif est de faire du fric. Et pas dans le service public ?

Ou pour le dire différemment, le service public ne tiendrait pas compte des contraintes de gestion et de rentabilité, investi d'une mission historique salvatrice. Alors que dans le privé, l'argent régnerait en maître, corrompant toute conscience professionnelle... À qui veut-on faire croire de telles conneries ?

C'est faire preuve de tout son mépris envers les salariés du privé et d'angélisme pour ceux du secteur public.

À l'époque où de nombreuses banques étaient dans le secteur public nationalisé, nous fera-t-on croire que leurs objectifs n'étaient pas de faire du fric pour le compte des riches ?

Le mythe des nationalisations a la vie dure.

Quand Renault était à 100 % nationalisé, les ouvriers qui y travaillaient ne suivaient-ils pas de la plus-value comme ceux de Citroën ?

Et comme tous les travailleurs de l'automobile, ils étaient dans un système concurrentiel où leurs salaires et leurs avantages se retrouvaient dans le prix de vente des voitures qu'ils produisaient. Demandez aux salariés de l'ex-URSS où tout était public et nationalisé, s'ils disposaient des mêmes salaires et des mêmes avantages que les bureaucrates qui les surveillaient.

Si nous continuons à croire que le secteur nationalisé et public est mieux que le secteur privé, c'est parce qu'il est

présenté par les marxistes comme un premier pas vers le communisme.

Tout ce que contrôle l'état peut passer sous leur contrôle s'ils prennent le pouvoir politique.

C'est un sujet qui fâche. Et qui mérite qu'on y revienne plus longuement, car il est incontournable si nous voulons en finir avec toutes les formes de capitalisme.

DU CONCRET

Nous retrouvons, page 52, les 10 mesures préconisées par ce manifeste. Bien que Engels, dans les préfaces des rééditions de ce manifeste, explique que ces mesures ne sont plus à formuler de la sorte, il ne propose rien pour les modifier et confirme même qu'elles sont symboliques et d'actualité.

Regardons ces mesures pour les pays les plus avancés. IL est à noter que le manifeste ne parle pas une seule fois des autres payses autres pays.

Page 52 :

« Cependant, pour les pays les plus avancés, les mesures suivantes pourront assez généralement être mises en application :

1. Expropriation de la propriété foncière et affectation de la rente foncière aux dépenses de l'état. »

C'est encore concevoir un État, et la bureaucratie qui va avec, qui serait au-dessus des peuples et bénéficierait des revenus de la rente foncière. Cela ne change rien pour le petit paysan qui, au lieu de payer son loyer au propriétaire terrien, va devoir le payer à l'État, à sa bureaucratie et au parti.

Car qui contrôle l'État, si ce n'est le parti ?

« 5. Centralisation du crédit entre les mains de l'état par une banque nationale dont le capital appartiendra à l'état et qui jouira d'un monopole exclusif. »

C'est à ce type de mesure que l'on constate que le communisme de Marx n'est que la prolongation du capitalisme, et non une rupture avec celui-ci.

C'est du capitalisme d'état, celui-ci étant sous le contrôle du parti.

Envisager que le crédit puisse avoir une place centrale dans une société qui se veut égalitaire, est-ce bien raisonnable ?

A quoi sert le crédit ?

Quel peut être son usage, même centralisé entre les mains de l'état ?

« 6. Centralisation entre les mains de l'état de tous les moyens de transport. »

Au delà de cet État et de ses mains identifiables à celles de sa bureaucratie qui enfle devant tant de choses à contrôler et à impulser, se pose la question de la responsabilité de la population.

Qui prend les décisions, selon quels critères ?

Peut-on envisager un État si puissant qu'il puisse contrôler tout, sans qu'il soit un État totalitaire au service d'une toute petite minorité ?

Et même si cet état réussissait ce tour de force de tout contrôler, comment envisager qu'il cède la place un beau jour à une gestion par le peuple, puisque cet état est sensé dépérir et disparaître ?

« 7. Multiplication des usines nationales et des instruments de production : défrichement et amélioration des terres selon un plan collectif. »

Qui dit usines nationales dit aussi ouvriers et chefs pour que cela tourne.

Qui décide de qui travaille à la chaîne, et de qui dirige ?

A aucun moment ces questions ne sont posées.

S'agit-il de remplacer les patrons bourgeois par des patrons bureaucrates ?

Envisager la société comme un immense appareil de production géré par en haut, qui planifie tout, y compris les besoins des populations, n'est-ce pas ce dont nous rêvons tous ?

« 8. Travail obligatoire pour tous : organisation d'armées industrielles, particulièrement pour l'agriculture. »

Les Kmers-rouges n'ont rien inventé. Pol-pot n'est pas loin. Travail obligatoire pour tous ?

Sauf pour les membres du parti et les bureaucrates qui dirigent et doivent contrôler que personne n'échappe à ce travail obligatoire.

Qui décide de la nature de ce travail ?

Qui décide que pour l'un, le travail ce sera les chiottes, et pour l'autre la décoration intérieure de l'immeuble du parti ?

De toute façon le travail obligatoire nécessite un flic derrière chaque obligé. Même le capitalisme n'a pas réussi à réaliser ce rêve avec les régimes les plus totalitaires qu'il a mis en place.

« 10. Éducation politique et gratuite de tous les enfants; abolition du travail des enfants dans les fabriques tel qu'il est pratiqué aujourd'hui. Coordination de l'éducation avec la production matérielle, etc. »

Voilà qui fait froid dans le dos : éducation politique. Les curés n'ont pas fait mieux, ni pire.

Quant à l'abolition du travail des enfants, ce n'est pas une abolition absolue, c'est juste tel qu'il est pratiqué aujourd'hui. Ne rêvez pas, tout le monde au travail y compris les enfants. Il y a juste les conditions à voir.

Même là, la production matérielle est la pierre d'angle de la pensée marxienne. Il ne s'agit pas d'instruire les enfants, mais de les éduquer en vue de la production...

Les staliniens et autres-dictateurs-rouges, n'ont fait que copier bêtement ces mesures pour arriver aux catastrophes qu'a connu le vingtième siècle.

Nous ne pouvons écarter d'un revers de main ces mesures en expliquant qu'elles sont liées au 19^e siècle. Beaucoup ont été appliquées au 20^e siècle, avec les résultats que l'on connaît. Et en ce début de 21^e siècle, elles traînent encore dans les têtes, et servent de repoussoir à toutes les velléités de chasser le capitalisme.

Virer le capitalisme oui, c'est nécessaire, mais pas pour se retrouver avec ça !

CHAPITRE III LITTÉRATURE SOCIALISTE ET COMMUNISTE

À ce chapitre 3 selon Saint Karl, le manifeste touche à la raison même de son existence : ce qui fait que seuls Marx et Engels ont raison contre tous.

Et en premier lieu contre les autres courants qui se réclament de la transformation sociale.

Tout ce qui a été dit avant ne prend de sens que par le discrédit jeté sur tout ce qui n'est pas eux. L'objectif de ce chapitre est de tailler des croupières à tout ce qui n'est pas le socialisme scientifique.

La première partie s'intitule : « Le socialisme réactionnaire », avec en :

- a) le socialisme féodal.
- b) socialisme petit bourgeois.
- c) le socialisme allemand ou *socialisme vrai*.

Faut-il rappeler que nos duettistes sont allemands. La deuxième partie porte en titre :

« Le socialisme conservateur ou bourgeois. »

La troisième partie :

« Le socialisme et le communisme critico-utopiques. »

Ce que les auteurs reprochent à cette catégorie (les critico-utopiques) est de plusieurs ordres .

Page 63 :

« Les inventeurs de ces systèmes constatent certes l'antagonisme des classes, ainsi que l'efficacité des éléments dissolvants que recèle la société dominante elle-même. Mais s'agissant du prolétariat, ils n'aperçoivent dans l'histoire aucune activité autonome, aucun mouvement politique qui lui appartienne en propre. »

Voilà qui est fort intéressant. Déjà au 19^e siècle, des combattants du changement social ne perçoivent pas en quoi le prolétariat a une activité autonome.

C'est peut-être parce qu'il n'en a pas, en dehors de la tête de Marx ? Quant au mouvement politique qui appartient en propre au prolétariat, 180 ans après, nous n'en voyons toujours pas. Il y a bien ceux qui parlent au nom du prolétariat, ceux qui causent du prolétariat, ceux qui se

déguisent en prolétaires... Le tout additionné ne donne pas autre chose que des marxien.

Page 64 :

« Pour eux (les utopistes), le prolétariat n'existe que sous cet aspect de classe qui souffre le plus. »

Pour Marx, ce n'est pas la souffrance du prolétariat qui importe, mais sa place dans la production industrielle moderne. C'est pour cela qu'il parle de prolétariat moderne. Cette obsession du rôle de l'économie qui dirige le monde est la seule chose qui compte pour cet intellectuel bourgeois et pour son fidèle financier Engels qui, lui, tire ses revenus et ses largesses envers son pote de l'exploitation d'ouvrières et d'ouvriers dans ses usines.

La misère humaine ne les intéresse que lorsqu'elle prend la forme de la plus-value et du profit.

Le dieu-Marx se penche maintenant sur ces mortels dans l'erreur et décerne des bons et des mauvais points.

Page 65 :

« C'est pourquoi, si à beaucoup d'égards (Mon Seigneur est trop bon) les auteurs de ces systèmes étaient des révolutionnaires, les sectes que forment leurs disciples sont toujours réactionnaires. Car ces disciples s'obstinent à maintenir les vieilles conceptions de leurs maîtres face à l'évolution historique du prolétariat. »

En gros, comme ces gens là ne sont pas d'accord avec Marx, ce sont des réactionnaires à faire disparaître.

Ouvrez les goulags et fermez le ban. Quels sont donc les crimes de ces disciples ? Et bien s'obstiner à ne pas vouloir reconnaître que Marx a raison tout seul quand il voit une évolution historique du prolétariat.

Marx poursuit sur les disciples page 65 :

« Ils se voient forcés de faire appel au cœur et à la caisse des philosophes bourgeois. »

Marx sait de quoi il parle, lui qui est financé par un industriel et qui se félicite que le parti communiste allemand, son parti, soit financé par de grands bourgeois qui ont rejoint sa cause par adhésion philosophique.

Ce qui suit est à savourer... Article de Engels daté du 18 Novembre 1843, publié dans 'The New Moral World' :

« Les perspectives de fondation d'un parti communiste parmi les classes cultivées de la société sont meilleures en Allemagne que partout ailleurs. Les allemands forment une nation très désintéressée ; si en Allemagne, les principes entrent en contradiction avec les intérêts, ce sont presque toujours les principes qui prennent le pas sur l'intérêt. [...] Il semblera fort singulier aux anglais qu'un parti dont le but est la destruction de la propriété privée, se compose essentiellement de gens possédant une fortune – et pourtant c'est ce qui se produit en Allemagne – Nous recrutons aussi parmi les classes qui ont bénéficié de la culture, autrement dit, chez les universitaires et les hommes d'affaires, qui n'ont pas éprouvé personnellement de grande difficulté dans la vie... »

Voilà qui nous éclaire sur ce parti communiste allemand au sein de cette nation allemande très désintéressée. Et après cela nos deux lascars vont nous parler de prolétariat et donner des leçons de morale *aux disciples qui font appel au cœur et à la caisse de philosophes bourgeois.*

C'est vrai qu'il vaut mieux s'adresser à des gens possédant une fortune, qui sont de plus cultivés... C'est rien que du bonheur.

Finalement, les prolétaires ne sont là que pour le décor, et uniquement parce qu'ils ne risquent pas de venir se mêler de discuter philosophie. Ils sont trop occupés par les grandes difficultés qu'ils ont dans la vie. Après cette leçon de cynisme et ce nouvel éloge de l'Allemagne où tout est mieux qu'ailleurs, nous pourrions stopper là.

Pourquoi nous arrêter en si bon chemin ?

CHAPITRE IV POSITION DES COMMUNISTES ENVERS LES DIFFÉRENTS PARTIS D'OPPOSITION

Nous arrivons à la fin du manifeste, et ce chapitre nous livre son lot d'ambiguïtés utilisables dans tous les sens.

Page 66 :

« Ils (les communistes) combattent pour les intérêts et les buts immédiats de la classe ouvrière. »

Ceci est à mettre en relation avec ce qui est écrit page 42 :

« Les communistes ne se distinguent des autres partis ouvriers que sur deux points. D'une part dans les différentes luttes nationales des prolétaires, ils mettent en avant et font valoir les intérêts indépendants de la nationalité et communs à tout le prolétariat. D'autre part, dans les différentes phases de développement que traverse la lutte entre prolétariat et bourgeoisie; ils représentent toujours les intérêts du mouvement dans sa totalité. »

Entre ces deux formules, il n'y a pas compatibilité. L'essentiel des intérêts immédiats de la classe ouvrière sont de nature syndicale : augmentation de salaire, défense de l'emploi, etc. Ces intérêts se heurtent aux perspectives du mouvement dans sa totalité.

Exemple, les intérêts des intérimaires ne sont pas concernés par l'augmentation des salaires des ouvriers en CDI.

Autre exemple : la délocalisation d'une usine en France vers la Roumanie peut fâcher les ouvriers français, et remplir de joie les ouvriers roumains. Les intérêts et les buts immédiats des ouvriers ne sont pas forcément ceux du mouvement dans sa totalité : ce sont toutes les luttes catégorielles qui génèrent la compétition entre les salariés, au grand bonheur du capitalisme.

Page 66 :

« En Allemagne, le parti communiste lutte en commun avec la bourgeoisie, toutes les fois qu'elle a un comportement révolutionnaire contre la monarchie absolue, la propriété foncière féodale et la petite bourgeoisie. »

C'est quand même bien, cette grande bourgeoisie allemande au comportement révolutionnaire estampillé Marx. Vu la haine qu'il manifeste pour la petite bourgeoisie, celle-ci ne peut jamais avoir un comportement révolutionnaire.

C'est un des seuls passages du manifeste où il est question d'un pays en particulier. Le hasard veut que ce soit l'Allemagne qui bénéficie de ce traitement de faveur grâce à l'intelligence de la bourgeoisie allemande. L'amour de Marx pour l'Allemagne n'a pas de limites.

Page 67 :

« C'est vers l'Allemagne que se tourne principalement l'attention des communistes, parce qu'elle se trouve à la veille d'une révolution bourgeoise, parce qu'elle accomplira cette révolution dans les conditions les plus avancées de la civilisation européenne et avec un prolétariat infiniment plus développé que l'Angleterre au 17^e siècle et la France au 18^e siècle. Et par conséquent, la révolution bourgeoise allemande ne saurait être que le prélude immédiat d'une révolution prolétarienne. »

Tout faux ! Cette analyse et ce pronostic sans appel, en conclusion de ce manifeste nous prouve, si c'était encore nécessaire, que les auteurs se sont plantés dans les grandes et les petites choses.

Non seulement ils se sont plantés, ce qui pourrait ne pas avoir de conséquence pour nous, mais leurs disciples dispersés dans de nombreuses petites sectes continuent de nous planter.

Ce n'est pas un crime de lèse-majesté que de constater, au-delà des divergences d'appréciations, que l'on peut se poser des questions sur le double langage de ces *révolutionnaires* qui d'un côté, écrivent dans le journal *The New Moral World* qu'ils recrutent parmi les classes qui ont bénéficié de la culture et sont riches. Et d'un autre côté, se prétendent les représentants d'un prolétariat qui n'aurait rien à perdre que ses chaînes.

Ils manifestent un tel aplomb teinté d'arrogance dans l'affirmation de leur pronostic, un tel mépris pour ceux qui luttent pour un changement social, sans pour autant être d'accord avec eux, qu'il n'est pas possible de dire : d'accord, ils se sont trompés, mais le marxisme, lui, il a toujours raison !

Ce manifeste écrit avant la création de la première Internationale (A.I.T.) ne sera pas accepté par la majorité de cette organisation. Marx et Engels œuvreront de façon

bureaucratique au sein de cette Internationale pour essayer d'en prendre le contrôle administratif. Faute de pouvoir réussir dans cette entreprise, ils décideront, contre l'avis de la majorité, de dissoudre cette Internationale.

Ce qui est conforme à leur vision du socialisme autoritaire.

Le texte fondateur du courant marxiste productiviste se révèle pour ce qu'il est : un texte conjoncturel dont l'ensemble des pronostics reposent sur du sable. Ce n'est que par l'usage postérieur au 19^e siècle qu'il est devenu une bible pour les millions de gens qui ne l'ont pas lu.

Écrit en 1848, nous aurions pu penser que quelques années plus tard, les auteurs de ce manifeste auraient eu la lucidité d'en accepter les erreurs... Ils persistent.

POURQUOI TRICHER AVEC LA REALITÉ ?

Préface à l'édition allemande de 1872, juste après la Commune de Paris où ils ont brillé par leur absence :

« Bien que les circonstances aient beaucoup changé au cours des vingt-cinq dernières années, les principes généraux exposés dans le manifeste conservent dans leurs grandes lignes, aujourd'hui encore, toute leur exactitude... Étant donné les progrès immenses de la grande industrie dans les vingt-cinq dernières années et les progrès parallèles de l'organisation de la classe ouvrière en parti, étant donné les expériences concrètes, d'abord de la révolution de février et bien plus encore, de la Commune de Paris qui pendant deux mois, mit pour la première fois aux mains du prolétariat le pouvoir politique, ce programme est aujourd'hui périmé sur certains points. La Commune, notamment, a démontré que la classe ouvrière ne peut pas se contenter de

prendre telle qu'elle la machine d'État et de la faire fonctionner pour son propre compte. »

À part la question de la machine d'État nous ne saurons pas ce que recouvre le *notamment...* Ni sur quels points ce manifeste devenu programme est périmé.

Quant à la place des communistes et des marxistes dans le déroulement de la Commune de Paris, Marx et Engels restent d'une discrétion de nonnette. À croire qu'ils ont regardé cet événement de loin. Ils devaient avoir mieux à faire que d'y participer.

Pourtant, ils ont eu tout le temps nécessaire pour donner des instructions à leurs membres ou pour venir eux-mêmes sur place suivre et influencer le déroulement politique de cette Commune.

Ils auraient même pu, comme l'ont fait des révolutionnaires européens, se déplacer à Paris pour venir éclairer les insurgés de leurs brillantes propositions.

Le Journal Officiel de la Commune qui relate jour par jour la vie des insurgés, ne donne aucun élément correspondant à la présence de marxistes sur place. Il ne fait référence qu'aux messages de soutien adressés à la Commune.

Les propositions des autres composantes du mouvement socialiste jalonnent ces deux mois de vie et d'espoir, ce sont celles que Marx et Engels ont critiqué dans le manifeste comme étant des utopistes et des socialistes bourgeois.

Eux sont présents. Certains vont payer de leur vie leur combat pour le socialisme. Pour d'autres, ce sera la déportation loin de Paris...

Arrêtons-nous sur l'affirmation que le pouvoir politique fut mis aux mains du prolétariat pendant cette commune de Paris, comme l'affirme Marx.

Peut-on considérer que la garde nationale était réductible au prolétariat ?

Peut-on dire que les élections qui vont jaloner l'évolution de cette commune donne le pouvoir au prolétariat ?

Non.

La commune est l'œuvre de la population parisienne qui, dans sa composition sociale, recouvre tous les dégradés qui vont de la bourgeoisie à ce que Marx appelle le *lumpen-prolétariat*.

Il y a des artisans en nombre, des commerçants, des intellectuels, des sans-emploi, des femmes, des jeunes, des vieux, bref, tout une masse de gens qui ne rentrent pas dans la définition que donnent Marx et Engels du prolétariat.

La classe ouvrière issue de la grande industrie, si chère à Marx, est ultra-minoritaire par le nombre et inexistante par une quelconque représentation politique qui lui serait propre. Paris ne concentre pas de grosse unité de production moderne. Ce sont des petits ateliers qui existent, encore très proches de l'artisanat.

Dans les instances élues de la Commune, nous avons plus de petits bourgeois, d'artisans, de militaires, et d'intellectuels, qu'il n'y a de sable sur une plage.

Alors, pourquoi parler du pouvoir politique aux mains du prolétariat ?

Pour faire rentrer une réalité récalcitrante dans la boîte marxiste ?

Pour se raconter des histoires et se dire qu'on a raison, même quand tout prouve que l'on a tout faux ?

Qu'est-ce qui fait d'un soulèvement populaire une révolution où le pouvoir politique serait aux mains du prolétariat ?

Est-ce la composition sociale des gens qui sont présents ?

Est-ce la composition sociale des gens qui dirigent la révolution ?

Est-ce le programme élaboré par le soulèvement qui affirmerait son attachement idéologique à la dictature du prolétariat ?

C'est quoi, cette récupération après coup d'un événement qui ne répond pas au schéma pré-établi, et que nos manipulateurs vont s'ingénier à repeindre à leurs couleurs ?

La réponse à toutes ces questions ne donne pas une haute opinion de ces théoriciens, car nous avons quitté le terrain des affirmations idéologiques pour celui peu reluisant du tripatouillage et du mensonge.

A quoi sert de tenter de récupérer un événement historique pour lui faire dire autre chose que ce qu'il a été, si ce n'est pour essayer de prouver que le marxisme a toujours raison, même quand il se plante ?

Un dernier point sur cette préface de 1872. Marx parle

« des progrès immenses de la grande industrie ».

Le simple fait d'employer le mot progrès donne une charge positive et admirative à ce constat. Mais s'il voulait être un tout petit peu cohérent avec son analyse sur la nécessité du communisme, il devrait reconnaître que si le capitalisme fait des progrès immenses dans la grande industrie, c'est que l'heure du communisme n'est pas encore là.

Mais rassurons-nous, l'emploi du mot progrès à la place d'évolution sous-entend que tout cela va dans le bon sens : le communisme n'étant que la continuité du capitalisme...

C'EST UN GÉNIE

Dans la préface d'Engels du 28 juin 1883 écrite depuis Londres, il est donné le coup d'envoi d'une idolâtrie qui ne va plus cesser jusqu'à nos jours. Engels tresse une couronne de lauriers à Marx :

« Cette idée (celle de la lutte de classes) maîtresse appartient uniquement et exclusivement à Marx ».

Dans la préface à l'édition anglaise de 1888, Engels écrit :

« Et Marx avait raison. L'internationale, au moment de sa dissolution en 1874, laissait les travailleurs dans un état tout différent de celui où elle les avait trouvés en 1864. »

Alors, pourquoi dissoudre unilatéralement, contre l'avis des autres tendances composant cette internationale ?

Pourquoi, dès 1872, toutes ces manœuvres bureaucratiques du secrétariat contrôlé par Marx et Engels, pour prendre contre l'avis de la majorité des sections la direction de cette Internationale ?

Pourquoi aller jusqu'à trafiquer les mandats lors des congrès ?

Pourquoi vouloir transférer le siège de cette internationale de Londres aux États-Unis d'Amérique ?

Et pourquoi, devant l'échec de toutes ces manœuvres, quitter cette organisation en prétendant qu'elle est dissoute, alors qu'elle va continuer à vivre sans eux ?

Présenter la situation comme une victoire de Marx après tout cela, alors que c'est une défaite au sein de l'A.I.T., ne manque pas d'air...

Tous les beaux discours sur l'unité des prolétaires de tous les pays s'effondrent devant de basses manipulations partisans. En fait de dictature du prolétariat, c'est une dictature de l'appareil marxiste qui pointe son nez, préfigurant l'autoritarisme de la bureaucratie stalinienne.

Redonnons la parole à Engels sur le choix des mots : pourquoi Communisme et non pas Socialisme ?

« Le socialisme était donc en 1847 un mouvement bourgeois, et le communisme un mouvement ouvrier. »

C'est simple. Il fallait y penser. Mais une question en appelle une autre : lors de la fondation de la 2^e Internationale par Engels et ses amis, pourquoi lui donner le nom d'internationale socialiste ?

La préface de Friedrich Engels, datée du 1 mai 1890, apporte un début de réponse qui mérite toute notre attention :

« Le Manifeste a eu sa destinée propre. Salué avec enthousiasme, au moment de son apparition, par l'avant-garde peu nombreuse encore du socialisme scientifique, il fut bientôt refoulé à l'arrière-plan par la réaction qui suivit la défaite des ouvriers parisiens en juin 1848. »

En gros, Engels nous confirme que le manifeste du parti communiste a fait un bide à sa sortie en 1848. A l'exception des amis et financiers de Maître Marx.

Écoutons la suite :

« Lorsque la classe ouvrière européenne eut repris suffisamment de forces pour un nouvel assaut contre le pouvoir des classes dominantes, naquit l'Association Internationale des Travailleurs. Elle avait pour but de fondre en une immense armée toute la classe ouvrière combative d'Europe et d'Amérique. »

Un commentaire, avant de poursuivre : hors d'Europe et des USA point de salut, le reste du monde n'existe pas.

Et nous sommes bien naïfs de croire qu'une Internationale *naquit* comme ça, sans que l'auteur explique qui en est à l'origine, quels sont ses statuts qui ne concernent pas que la

classe ouvrière combative d'Europe et des USA. Sauf à intégrer l'empire RUSSE des tsars dans l'Europe !

« Elle ne pouvait (cette Internationale) donc partir des principes établis dans le manifeste. Il fallut un programme qui ne fermât pas la porte aux trade-unions anglaises, aux proudhoniens français, belges, italiens et espagnols, ni aux lassalliens allemands. »

Engels est en train de nous dire clairement que Marx et ses amis sont ultra-minoritaires dans cette 1^{ère} Internationale. Il évite soigneusement de citer tous les courants anarchistes et libertaires qui la composent.

Il nous enfume, car il y a des textes fondateurs de cette 1^{ère} internationale, qui sont là pour témoigner que les idées autoritaires de Marx sont largement rejetées par la majorité des sections nationales.

Tout le reste de cette préface est du même métal. Cela donne un côté faussaire à ce qui aurait pu être un honorable combat d'idées.

CONCLUSION

Il est toujours plus facile de combattre une religion au nom d'une autre religion. Comme il est plus aisé de combattre une théorie qui se veut avoir réponse à tout, au nom d'une autre théorie qui a les mêmes prétentions et qui est toute aussi fausse.

Le chemin est miné pour ceux qui prétendent démontrer l'engagement nuisible du marxisme aux côtés des idéologies productivistes, car ils le font sans pouvoir et sans vouloir se référer à une théorie achevée.

Il s'agit d'un chantier de démolition avant reconstruction.

Pour une fois, l'objectif n'est pas de brailler : *Nous sommes les seuls à avoir compris Marx*, mais plutôt d'attirer l'attention

sur les incohérences d'une théorie-religion qui nous plombe depuis le milieu du 19^e siècle.

Qu'est ce qu'il y a à récupérer dans ces matériaux épars qui pourrait nous servir encore ? Nous n'en savons rien.

Ce que nous savons par contre, c'est que ceux qui se revendiquent de cette théorie sont incapables d'en faire quoi que ce soit de positif.

L'ambiguïté du combat idéologique des anarchistes contre Marx et ses nombreuses progénitures, est frappé d'un sentiment d'infériorité envers les marxistes. Ils critiquent fort justement le côté autoritaire et bureaucratique du marxisme, tout en acceptant globalement les concepts et les fondements qui sont à la base du marxisme et constituent le terreau sur lequel repose tout l'édifice.

En toute bonne foi, Bakounine va traduire en russe les premiers tomes du Capital de Marx. Et il n'est pas le seul à ne pas voir la cohérence du système marxien dans sa dangerosité.

Le productivisme marxien et la vision mécanique du progrès que Marx appelle la 'roue de l'histoire', n'ont pas été perçus par les différents courants anarchistes comme un poison dissolvant hérité de l'idéologie bourgeoise économiste et scientifique.

Pourtant, sur de très nombreux points, les anarchistes, les libertaires, ont vu juste : sur la question de l'État, de la bureaucratie, sur la destruction des milieux naturels par le productivisme, sur la démocratie...

N'en déplaise à tous ceux qui ont confié leur sort à l'idéologie marxiste et à ses saintes écritures, il n'y a pas de sauveur suprême, ni dieu, ni Marx, ni prolétariat, ni producteurs... Cette mécanique du sauveur suprême est l'héritage d'une

démarche religieuse, où seuls les prêtres, ou, ce qui revient au même, une avant-garde éclairée par la pensée marxienne, décrètent ce qui est bon et bien et ce qui est réactionnaire.

Ce constat ne simplifie pas la lutte qu'il faut mener contre le capitalisme et sa brutalité quotidienne. Il a le mérite de participer à tourner une page en refusant la grille de lecture marxienne qui depuis 160 ans semble être la seule alternative au capitalisme. Les horreurs des systèmes soviétiques staliniens ont largement contribué à la survie du capitalisme, en rejetant vers celui-ci des millions de personnes qui avaient cru aux promesses d'une société communiste.

Le terrain de la lutte n'est pas pour autant dégagé. Comme pour les religions, cette idéologie fait partie du prêt-à-penser qu'il est facile de ressortir par petits bouts. Pour des millions de gens qui n'ont pas lu Marx, comme pour ceux qui n'ont pas lu la bible et les évangiles, la croyance reste une roue de secours pour faire un bout de route.

Il n'y a pas de voies royales pour se libérer la tête de tous ces héritages. Le temps fait son œuvre sans chercher de raccourcis.

Il faudra revenir sur le sujet et continuer la déconstruction, avant que ne s'efface l'idée que notre bonheur serait réductible au développement des forces productives, et à la simple production sans fin de biens matériels dont nous n'avons que faire.

*Automne 2012
Camille Sardon*

Nous quittons le Manifeste du Parti, pour un texte plus récent. C'est une des illustrations actuelles des ravages que produit l'idéologie marxienne.

LE PETIT BOURGEOIS GENTILHOMME

OU LA RECHERCHE D'UN PROLÉTAIRE MYTHIQUE SAUVEUR SUPRÊME

À propos du livre d'Alain Accardo : «Le petit bourgeois gentilhomme» sous-titré : « Les prétentions hégémoniques des classes moyennes » (Éditions Agone)

Quelques remarques avant de rentrer dans le vif du sujet.

C'est après la lecture de plusieurs articles de presse rédigés par A. Accardo que j'ai eu le désir de lire ce qu'écrit ce militant. De très nombreux accords, tant sur le fond que sur la forme, conduisant à cette démarche.

Dans la pratique, il est souvent plus facile de s'adosser à un écrit dont on partage l'analyse, pour mettre en lumière les points sur lesquels notre approche n'est pas la même.

La critique, s'il y a critique, cherche à participer du travail réalisé, et non à démolir les efforts de l'auteur.

Afin de ne pas y revenir, j'évacue d'entrée l'usage que fait l'auteur des expressions latines qui ne font pas partie de ma culture. Accardo n'ayant pas jugé utile de les traduire, elles restent pour moi des « blancs » que je devine au risque de me tromper :

- homo oeconomicus capitalisticus
- sine qua non
- homo novus
- mutadis mutandis
- ad usum populi
- de omni re scibili
- libido domunandi
- dipinto di blu
- sub specie boni
- ad nauseam
- etes
- tuti quanti

Et j'en ai oublié...

A. Accardo ayant pris soin d'expliquer d'où il parle et ce qui l'a conduit à écrire ce texte, ce qui me semble correct ; il est normal de donner quelques éléments sur ma démarche.

Militant depuis l'âge de 14 ans dans les rangs d'une organisation se réclamant du marxisme et du trotskisme, j'en fus exclu l'année de mes trente ans pour m'être posé trop de questions, et avoir mis en doute les certitudes d'une direction qui prêchait la révolution tout en investissant dans des immeubles et des propriétés pour les vieux jours de ses dirigeants.

Je n'ai aucun diplôme, même pas le BAC, d'où mes problèmes avec le latin. J'ai toujours travaillé dans le privé, dans des secteurs aussi divers que les usines Kodak, Idéal Standard fonderie, les lampes Claude, etc), le transport routier, l'imprimerie, la cosmétique ou la pharmacie industrielle... J'étais ce qu'on appelle « un cadre ouvrier » dans une organisation qui en apparence idolâtrait les prolétaires pour mieux parler à leur place.

Venons- en à la démarche d'A. Accardo en page 14 :

« Mais en même temps, sourdement grandissait en moi le sentiment que, si notre travail n'était pas plus efficace (il milite au PCF), ce n'était pas seulement à cause de l'écrasant dispositif politique et idéologique mis en place et actionné par l'ennemi, mais c'était très probablement aussi parce que chez les travailleurs à qui nous nous adressions, quelque chose restait impénétrable à nos analyses et sourd à nos explications. Quelque chose qui était plus réceptif à la propagande de l'ennemi qu'à nos propositions. Quelque chose, mais quoi ? Il y a loin d'une intuition obscure à une hypothèse rationnelle, et j'ai mis longtemps à parcourir ce chemin. Je ne suis parvenu que parce que, étant enseignant chercheur en sociologie, j'étais en situation de m'intéresser à des travaux de sociologie critique dont l'appropriation

personnelle m'a permis de disposer progressivement des instruments théoriques nécessaires. Ils m'ont été apportés par la sociologie bourdieusienne... »

Ce passage qui décrit le cheminement d'Accardo mérite réflexion.

Il parle d'un travail militant en direction des travailleurs, et de l'échec de cette démarche « les travailleurs étant plus réceptifs à la propagande de l'ennemi qu'à nos propositions ».

Est-ce une remise en cause de la démarche marxienne en direction des prolétaires ?

Est-ce une interrogation sur le bien fondé de s'adresser spécifiquement aux travailleurs, ceux-ci étant dotés de vertus spéciales qui en feraient une catégorie prédestinée à recevoir le message libérateur conçu par une avant-garde éclairée ?

Nous allons y revenir. Pour l'instant la réponse de l'auteur se trouve dans le fait de disposer des instruments théoriques nécessaires, et c'est la sociologie de Pierre Bourdieu qui lui fournit ces éléments.

N'ayant fait aucune étude, pas plus de sociologie que d'économie ou d'histoire, ai-je une quelconque légitimité à aborder ces questions ? Ne devrais-je pas me trouver dans cette masse des travailleurs à qui «ils» s'adressent et qui restent sourds aux explications ?

LE VIF DU SUJET

Que dit Accardo page 18 ? :

« Une nouvelle espèce de prolétaires était en train de se développer : les prolétaires-en-transition ou prolétaires-métis. Ils/Elles restaient politiquement irréprochables mais, sur le plan des mœurs et des comportements personnels, on pouvait voir à une foule de traits

qu'ils/elles étaient irrésistiblement influencé(e)s par les modèles en vigueur dans le style de vie petit-bourgeois et la culture moyenne.[...] Pour autant que je pouvais m'en rendre compte la représentation du 'prolo' héritée du passé et sans doute exacte du temps de Marx, ou de Jaurès ou même du Front populaire, tendait de plus en plus à se périmer. »

Accardo adopte tout de suite les catégories de pensée fabriquées par le marxisme en acceptant d'entrée de jeu leurs définitions, leurs rapports entre elles et les mythes que véhicule cette idéologie.

L'auteur prend pour argent comptant 'la représentation du prolo hérité du passé', sans se poser la question de savoir si c'était exact à l'époque de Marx, ou si déjà ce n'était qu'une chimère fabriquée pour les besoins d'une démonstration.

Il pousse le bouchon jusqu'à penser que cette vision était valable en 1936 au moment du Front populaire et des procès de Moscou, à la glorieuse époque du stalinisme triomphant.

Visiblement l'auteur oublie dans sa démarche d'évoquer le stalinisme tant à Moscou qu'à Paris, pour ne réserver ses coups qu'à la social-démocratie. Le mythe du prolétaire ne rentre pas dans les cases fabriquées pour lui.

Est-ce le prolétaire ou les cases qu'il faut bricoler pour que cela fonctionne ?

Dans leur lutte contre le pouvoir absolu de la monarchie, les peuples se sont posés la question de la liberté et de l'égalité.

La conspiration des Égoux en témoigne. La confiscation des fruits de cette révolution populaire par la bourgeoisie n'avait rien d'inéluctable sauf pour Marx.

Que dit l'article 34 de la déclaration des droits de l'homme et du citoyen, voté par la Convention le 24 juin 1793 :

« Il y a oppression contre le corps social lorsqu'un seul de ses membres est opprimé.

Il y a oppression contre chaque membre du corps social, lorsque le corps social est opprimé. »

Et pourtant, quelques années après, des intellectuels et des petits-bourgeois, vont confisquer cette perspective d'une société égalitaire pour en faire une théorie politique « le socialisme » et une chapelle idéologique « le marxisme » ; car l'oppression ne concerne pas que les prolétaires.

S'il faut parler de bourgeois et de petit-bourgeois, commençons par Engels qui était propriétaire d'une fabrique et son pote Marx qui était un intellectuel petit-bourgeois entretenu financièrement par Engels. Quant au train de vie de Marx, avec une boniche à domicile, et une résidence confortable, elle tenait plus du bourgeois que du prolo.

Pour arrêter avec cette légende d'un prolétariat aux manettes de la politique socialiste, donnons la composition sociale des représentants de la section française de la première Internationale :

- F. Félix : Menuisier (artisan)
- E. Varlin : Relieur (artisan)
- A. Venet : Serrurier en voiture
- J. Fournaise : Opticien (artisan)
- Camelinat : Monteur en bronze
- Laplanche : Sellier-Carrossier

Trois artisans et trois ouvriers très qualifiés, cela n'a rien d'étonnant, mais il ne sert à rien de se raconter des histoires et de se cacher la réalité. De prolétaire pas de trace, selon la définition que Marx en donne dans le manifeste du parti communiste

D'où vient cette idolâtrie presque religieuse du prolétariat dans les idées socialistes et plus largement sociales ? Uniquement du marxisme.

La relecture ou la lecture du manifeste du parti communiste, rédigé par Marx et Engels, n'est pas un luxe pour ouvrir les yeux sur cette vision mécanique de l'histoire. Nous avons

repris dans la première partie de ce livre cette analyse du texte fondateur du marxisme, nous n'allons pas y revenir !

Reprenons le livre d'Accardo sur cette critique des classes moyennes, qui ne prend toute sa signification qu'en relation avec le destin historique du prolétariat.

A priori, Accardo est d'accord avec cette analyse marxienne de la 'roue de l'histoire' qui tourne dans le sens d'un progrès inéluctable.

Il fait un constat amer page 19 :

« Manifestement, le temps des prolétaires 'purs et durs' était révolu. Nous étions passés dans celui des prolétaires à temps partiel. »

Qu'il est dur de se débarrasser d'un vocabulaire dont le sens est plombé. Accardo appelle à sa rescousse l'esprit des lois (III, 3.) de Montesquieu en précisant page 21-22 :

« Le passage qui suit résume l'essentiel et s'accorde parfaitement à mon propos. Montesquieu va même jusqu'à préciser (et c'est encore plus vrai pour notre société obsédée de consommation que pour celle de son époque) que la frugalité _ nous dirions aujourd'hui la retenue, la tempérance, la sobriété, la simplicité, la mesure et le refus du gaspillage, etc. _ fait partie intégrante de la vertu civique. Celle-ci n'est pas seulement politique, mais aussi et peut-être surtout morale. »

Pour lui il manquerait « Le lien réciproque entre le changement institutionnel des structures objectives (sur le plan économique et politique) et le changement personnel des structures subjectives » (sur le plan intellectuel et moral)

Accardo ne remettant pas en cause les fondements de l'analyse marxiste, il constate que ça ne marche pas, et plutôt que de s'attaquer directement aux racines du problème, il se propose de lui fournir un complément, une béquille, pour essayer de la faire marcher droit. C'est : «cette conception socio-analytique (de la socio-analyse de P. Bourdieu) qui rétablissait le lien réciproque ».

PRISE DE CONSCIENCE OU PRISE DE TÊTE

Ce qui se produit en 1981 avec l'arrivée au pouvoir de la gauche plurielle confirma ses craintes. Page 25 :

« C'est à ce moment-là que, mesurant l'inanité de tout effort pour faire partager mon point de vue à mes camarades, j'ai quitté définitivement mon organisation avec la ferme intention de ne pas renoncer à combattre l'imposture momentanément triomphante. »

Accardo quitte le PCF en 1983 sur un constat d'échec. L'orientation stalinienne du PCF depuis sa création aurait pu lui éviter de le fréquenter. Que cherchait-il en rejoignant un parti qui a soutenu tous les massacres staliniens, des procès de Moscou à l'invasion de la Tchécoslovaquie en 1968, en passant par l'écrasement de la révolution hongroise des conseils ouvriers de 1956, etc.

Il cherchait à rejoindre le prolétariat dont ce parti qui se dit communiste et marxiste prétend être le représentant.

La suite page 25 le confirme :

« À l'heure où je rédige cette préface, il est enfin question avec insistance d'une refondation de la gauche anti-capitaliste et de la naissance d'un nouveau parti

capable de prendre la relève des organisations de gauche de naguère qui ont honteusement failli à leur mission historique. Je considère avec sympathie cette entreprise de refondation et je me sens prêt à y participer pour peu que ses promoteurs me donnent le sentiment d'avoir vraiment réfléchi à la problématique esquissée dans le présent ouvrage. La question essentielle qui se pose en effet à la gauche révolutionnaire, ce n'est pas tant de savoir comment conquérir le pouvoir que de savoir précisément pour quoi faire. »

C'est bien la preuve qu'il ne veut pas voir que la théorie est mauvaise, puisqu'il souhaite refonder sur les mêmes bases historiques, qui ont produit ces partis qui ont failli, un nouveau parti.

De la main de qui ces partis auraient-ils reçu la mission historique ? De dieu, de Bourdieu (c'était facile) ? Le terme même de refondation, de refonder, veut dire qu'on repart sur les mêmes bases et que l'on prie très fort pour que cela marche.

Une gauche productiviste qui a le nez dans le quantitatif, qui est étatiste et planificatrice, avec le respect du consensus républicain comme pain quotidien, ne peut accoucher que des mêmes turpitudes que ces ancêtres nourris au lait du marxisme. Pourquoi les mêmes causes ne produiraient-elles pas les mêmes effets ?

Là où Accardo a raison, c'est quand il écrit : «Précisément pour quoi faire ? »

C'est bien là une partie importante de ce qui fait faillite depuis 160 ans.

Est-ce pour mieux partager le gâteau productiviste qui empoisonne l'humanité ?

Est-ce pour remplacer une équipe de bureaucrates bourgeois par une équipe de bureaucrates syndicalistes tout aussi pourrie ?

Est-ce que seul l'ouvrier qui sent la sueur et l'huile de coupe aura le droit de s'exprimer ?

Est-ce que le fait que ce soit un ouvrier comme Lula au Brésil, qui soit à la tête de l'état change quoi que ce soit ?

Est-ce pour continuer ce qu'a commencé le grand capital ?

C'est donc bien que la solution n'est pas dans l'idolâtrie d'un prolétariat fantasmé, et peu différent de ces classes dites moyennes aux contours mal définis.

DÉCOMPOSITION DU CHAMP POLITIQUE

Page 29 :

« En France et plus largement en Europe, la mise au pas de la plus grande partie de la gauche, par ralliement de la sociale-démocratie au néolibéralisme a grandement contribué à légitimer ce modèle présenté comme l'expression la plus moderne et la plus efficace de la démocratie. »

Ah ! la mémoire, quel puits sans fond !

En France comme en Europe, avant que la sociale-démocratie ne tienne le haut du pavé, les PC français et italien faisaient des scores électoraux supérieurs à 20% des votants. Sans parler de la RDA où les scores électoraux des communistes dépassaient le Mont-Blanc.

Qu'est-ce qui a bien pu se passer pour que la sociale-démocratie, à la ramasse dans les années 1950, puisse se refaire une santé sur le dos des PC ?

Les événements suivants ne sont-ils pour rien dans ce merdier : Berlin 1953, Pologne 1956, Hongrie 1956, Tchécoslovaquie 1968, France Mai-Juin 1968, etc. La liste est très longue des saloperies faites au nom du marxisme et du prolétariat. L'échec de l'URSS et du productivisme socialiste

n'a d'égal que la liste des victimes anonymes de cette roue de l'histoire qui écrase tout.

Oublier ces faits historiques ne permet pas de comprendre pourquoi la sociale-démocratie s'est refait la cerise, et pourquoi la bourgeoisie s'est payée le luxe de ré-occuper le champ de ruines de l'échec marxiste.

Quand au néo-libéralisme, qu'on nous présente de partout comme le 'truc' nouveau qui serait responsable de tout, ce n'est que le capitalisme classique qui se refait une jeunesse grâce à la putréfaction des partis et syndicats qui parlent à la place de la population et des pauvres.

Quel est l'intérêt d'employer un nouveau concept pour parler du capitalisme ?

Il y en a un, pourtant. Il s'agit de laisser croire qu'il y aurait un méchant capitalisme néo-libéral et un bon capitalisme d'état, comme celui mis en place par le CNR (Conseil National de la Résistance) en 1945.

C'est tout le discours stalinien des années 1944-1950 sur les nationalisations, premier pas vers le socialisme, et la légende de l'état providence et des trente glorieuses qu'il faut passer au tamis du mensonge. Et il y du boulot !

Il n'est pas étonnant que l'auteur se laisse prendre aux légendes staliniennes.

Page 30 :

« Dans le climat d'atonie intellectuelle et d'atonie morale qui règne aujourd'hui ,on a du mal à imaginer que la grande question à l'ordre du jour, il y a quelques lustres à peine, était pour la gauche de savoir comment 'faire la révolution socialiste', et pour la droite comment l'empêcher. »

Pour ceux qui auraient encore des doutes, il y a un siècle que la gauche dans toute sa diversité a renoncé à faire la révolution socialiste.

Son acte d'allégeance définitive à la bourgeoisie, elle l'a signé en Août 1914 en acceptant l'union sacrée avec sa bourgeoisie et les marchands de canons. À partir de 1919, après la boucherie, La bourgeoisie va récompenser la gauche pour ses bons et loyaux services dans le maintien de l'ordre bourgeois au sein des classes populaires. Elle va légaliser de nombreux syndicats jusque là illégaux.

Et qu'on arrête de se faire peur avec 1936 et le reste. Le système capitaliste continuait de tourner, les femmes de ne pas voter, les peuples colonisés d'en prendre plein la tronche et la justice triomphait à Moscou dans d'exemplaires procès.

L'auteur dit page 30 :

« C'est la question de l'aménagement interne du système capitaliste, et plus précisément celle de la gestion des revendications et des frustrations que la persistance ou l'aggravation des inégalités ne peuvent manquer de provoquer dans le corps social. »

Mais qui gère et digère ces revendications et ses frustrations dans le corps social ? Les syndicats qui se démènent à chaque fois pour prendre la direction des opérations, pour faire régner la paix sociale, pour l'unique profit des capitalistes et des bureaucrates.

ÇA FÂCHE GRAVE

Arrive page 31, une réflexion que je me fais depuis l'âge de 14 ans :

« Les militants et les responsables politiques sont, dans leur grande majorité, des croyants sincères qui ont fini

par se convaincre qu'ils travaillent de façon désintéressée au bonheur du genre humain. »

Est-ce que l'on peut poser la question en terme de sincérité ? Les membres de l'inquisition étaient, eux aussi, persuadés qu'ils travaillaient de façon désintéressée au bonheur du genre humain. Ils tenaient leurs missions de Dieu, c'est tout ce qu'il y a de plus sérieux pour des croyants sincères.

Nous pouvons multiplier les exemples où nous allons trouver toutes les excuses du monde aux connards qui pensent sincèrement faire le bonheur des autres en les réduisant à la misère, voire en les tuant.

La colonisation est jonchée de bons sentiments où des croyants laïques sont venus apporter la bonne parole à des peuples qualifiés d'arriérés en détruisant leur culture et en les réduisant à l'état de bétail.

Les responsables politiques et syndicaux sont de sacrés canailles qui savent très bien reconnaître la main qui les nourrit, c'est-à-dire celle des capitalistes. Ils s'arrogent le droit de parler au nom de gens qu'ils trahissent de façon permanente.

Elle est finie l'époque où les responsables politiques et syndicaux étaient emprisonnés ou déportés pour avoir respecté leur mandat en luttant contre la bourgeoisie. Ils sont maintenant en permanence dans la légalité et le consensus républicain, et ils le savent parfaitement.

C'est à ce prix que l'état bourgeois les finance.

Je me suis longtemps demandé si les staliniens étaient cyniques, cons, incultes, disciplinés, ou tout simplement de pauvres types qui font ça par lâcheté pour améliorer leur ordinaire.

On peut se poser la même question pour les collabos français et pour les millions d'allemands qui ont fait les beaux jours du

nazisme. C'est pour cela que la croyance est dangereuse, qu'elle soit laïque, ou religieuse.

Qu'ils trahissent par bêtise ou par calcul, c'est la réalité qui tranche, le résultat est le même.

Qui n'a pas rencontré le pouvoir du petit bureaucrate, son pouvoir sur les autres, les maigres privilèges qu'il en tire, les petits avantages en nature et le prestige qu'il se donne ; celui qui n'a pas croisé ce bureaucrate n'est jamais sorti de chez lui. On le rencontre dans les syndicats, dans l'administration, dans les partis politiques, et même dans les organisations caritatives comme les restos du cœur.

Certains vous diront qu'il ou elle, est incontournable, inévitable, et qu'il faut faire le décompte, la balance de ce qu'elle ou il apporte et de son pouvoir de nuisance. Il ne faut surtout pas lui permettre, à ce bureaucrate en puissance, de s'installer dans la place, car il devient un maillon sur lequel va s'appuyer l'échelon supérieur pour légitimer son existence.

La parade à cela consiste à faire tourner très vite les responsabilités, mêmes les toutes petites. Pour les mouvements où il est nécessaire d'élire des représentants, il faut un mandat limité dans le temps et impératif sur un ou deux points très précis, avec révocation immédiate en cas de manquement au respect du mandat. Il est préférable que le délégué prenne des coups plutôt que du prestige et du fric. Le danger est permanent et il n'y a pas de remède miracle, juste une vigilance de tous les instants.

Page 33 :

« Non pas que le personnel politique soit constitué par un ramassis de fripouilles avides, de 'laquais du capital' prêts à tous les reniements et toutes les compromissions pour s'emparer du pouvoir et le conserver. C'est le cas de quelques-uns sans doute, mais certainement pas du plus grand nombre. »

À voir, à vérifier... La bureaucratisation est quand même un système qui fonctionne (et produit des fonctionnaires) très performant quelque soit le milieu où elle pousse et se reproduit. Ce que l'on peut constater, c'est que le plus grand nombre ne brille pas par sa perspicacité à s'opposer aux fripouilles, et en général c'est le premier pas dans la voie de l'apprentissage de la fripouillerie.

Ne pas combattre et dénoncer au quotidien le copain qui va prendre deux heures sur le temps de son mandat syndical pour s'occuper d'autre chose que du syndicat, c'est déjà s'installer dans l'acceptation de la fripouillerie. Le fonctionnement de la société capitaliste est tel que seule une rotation très rapide des responsables indispensables (s'il y en a) peut éviter la corruption passive et active.

C'est bien un des problèmes qu'il faut résoudre dans la lutte contre le capitalisme. Le modèle marxien du parti centralisé a démontré sa stérilité et sa dangerosité, il faut passer à autre chose qui reste en permanence sous le contrôle des participants, tout en conservant ses facultés d'actions rapides.

CONSENSUS TON POUCE

Accardo continue à défendre les éléments du consensus républicain en s'en prenant à une thèse qu'il qualifie de fascisante page 34 :

« La thèse fascisante qui veut que les parlementaires élus au suffrage universel soient peu ou prou des opportunistes corrompus, 'des pourris'... »

Est-ce que le suffrage universel a, une seule fois dans son histoire, porté un coup tel au pouvoir capitaliste, que celui-ci ne s'en serait pas remis ? Jamais !

Donc tous ces gens qui tripataillent dans les instances parlementaires et électorales bourgeoises sont bien des opportunistes corrompus, des menteurs, des bonimenteurs, bref des fripouilles. Le système étant vérolé et pourri dans ses fondations, il ne peut produire que des bubons mal odorants et un personnel ravagé par la pourriture.

Page 34 :

« Ce n'est pas tant parce que le personnel politique se veut délibérément au service des puissants que parce qu'il commet un contre-sens fondamental dans la définition même de l'intérêt général. »

Cette naïveté serait touchante, si elle ne servait pas de couverture à tant d'injustices, de misères et de crimes. Ces gens ne commettent pas de contre-sens. Ils savent parfaitement ce qu'ils font, quels intérêts ils servent, quelle main les nourrit et les blanchit dès qu'ils sont pris en flagrant délit de se gaver.

Ils défendent des intérêts particuliers et n'ont que mépris et cynisme pour un quelconque intérêt général ; si non ils ne pourraient pas dormir chaque nuit chaudement dans leurs draps, tant la décomposition de ce monde pue.

A. Accardo persévère page 35 :

« Il n'est pas nécessaire d'émettre l'hypothèse insultante selon laquelle la classe politique est uniformément stipendiée et corrompue pour expliquer qu'à quelques nuances distinctives près, elle travaille unanimement à servir l'ordre capitaliste. »

Ce n'est malheureusement pas une hypothèse, mais une réalité.

Et cela n'est insultant ou dérangeant pour celui qui écrit, que parce qu'il se sent des affinités avec cette classe politique.

Sans rentrer dans une revue de détails des composantes de cette classe politique, ils ont tous du sang sur les mains, des staliniens en passant par les sociaux démocrates, la droite-gaulliste, affairiste, molle, dure, etc. Ce qui scelle leur unité n'est pas un pacte avec le diable, qui n'est là que pour faire peur aux petits enfants, c'est le pacte républicain, le consensus pour que rien ne bouge.

La suite page 35 :

« Si le personnel politique est d'accord pour gérer le système capitaliste, c'est d'abord et surtout parce qu'il lui fait confiance et qu'il croit sincèrement à ses capacités d'assurer le bien commun. »

Les conducteurs des trains de déportés et les gardiens des camps de concentration, étaient souvent de bons pères de famille qui faisaient confiance à leurs gouvernements, et croyaient sincèrement à leurs capacités d'assurer le bien commun.

On ne gère pas le système capitaliste sans assumer toutes les destructions et les misères dont il est responsable au quotidien ; c'est bien là le cœur du problème, le système rend complice ceux qui tournent la tête et se bouchent les oreilles, au même titre que ceux qui tuent.

Les mots 'personnel politique' font penser à deux autres expressions : 'le petit personnel', et 'le personnel de maison', et c'est à juste titre. Le personnel politique est aux ordres des maîtres comme l'est le petit personnel, chacun à sa place. Prêter une démarche indépendante à ce petit personnel politique, démarche qui pourrait contrarier la volonté des maîtres, c'est friser l'insolence et l'irrespect.

Le bien commun ? La belle affaire ! Les seuls biens qu'ils envisagent, ce sont ceux qu'ils vont pouvoir se partager selon leurs implications dans le pillage commun du monde, orchestré par les maîtres. Comment oser parler de confiance,

de sincérité ? Là où il n'y a que mensonges, hypocrisie, escroquerie, crimes organisés... Quelle image ce personnel de maison, accessoirement politique, peut-il avoir du bien commun ? Demandons aux personnels politiques des régimes franquiste, salazariste, mussolinien, stalinien, étasunien, pétainiste et autres, s'ils n'étaient pas sincères et confiants.

Page 36 :

« Dans leur esprit illuminé par la foi, le capitalisme est par essence porteur de bienfaits et ses méfaits ne peuvent se produire que par accident. C'est pourquoi on peut poser en règle générale que les responsables politiques de tous bords pensent et agissent, avec l'impression de bien faire et l'intention de faire le bien. Leur bonne conscience n'est pas traversée par le doute et ils n'ont pas la crainte d'avoir à faire un choix déchirant entre deux maîtres... »

Cela est en harmonie avec cette parole prêtée à un grand chrétien lors d'un massacre devant les hésitations de ses hommes : « tuez les tous, dieu reconnaîtra les siens ! » Lui aussi avait le sentiment de faire le bien et de bien le faire. Il avait la foi, et dieu étant bon par essence, si par accident, lui, la main de dieu se trompait, cela ne porterait pas à conséquence.

Staline était persuadé de faire le bien de son peuple et de bien le faire... Pauvre petit père des peuples, incompris par l'histoire et sa roue.

C'est pas si simple, Accardo en convient page 37 :

« Il faut sauver les apparences de la démocratie et le principe de la souveraineté populaire en donnant à la domination de fait des féodalités régnautes et de leurs administrations l'onction du suffrage universel.

Ainsi l'organisation périodique d'élections générales permet-elle d'entretenir l'illusion démocratique dans les démocraties bourgeoises actuelles, où le pouvoir réel est entièrement accaparé par des aristocraties plus ou moins héréditaires. »

Alors pourquoi expliquer que le personnel politique est sincère ?

Ne serait-ce pas parce qu'il y a dans ce personnel politique des partis et des copains qui se réclament de la révolution et qui participent à l'illusion démocratique ? Et cela ne vaut pas que pour les démocraties bourgeoises, les populaires démocraties en étaient une pâle copie.

Tout le reste de ce chapitre témoigne de cette illusion démocratique entretenue par la bourgeoisie pour se maintenir au pouvoir.

LE CONSENSUS PAR DÉFAUT

Page 43 :

« Toute la question est de savoir si les salariés-citoyens sont encore capables de se mobiliser, de s'organiser et de se battre de façon suffisamment massive et déterminée pour faire échec à la coalition des puissances qui détiennent à peu près tous les pouvoirs, à l'échelle nationale et internationale. »

Est-ce que ce serait les luttes qui manquent ? Ou la volonté des pauvres de sortir de leur pauvreté ?

Ou bien ces luttes sont-elles régulièrement trahies par ceux qui prétendent les diriger ?

Pour ne prendre que des exemples en France, les vingt dernières années ont vu de très nombreuses luttes, massives et déterminées comme en 1995, 2003, 2005, 2006... Plus tous les conflits à caractères locaux. Alors ? La

question n'est peut-être pas de savoir si les salariés sont encore capables de se mobiliser. La question est peut-être de s'intéresser à QUI empêche ces luttes de virer le capitalisme. Qui accepte de se précipiter sur toutes les échéances électorales pour participer à l'illusion démocratique ? Vous voulez des noms ? Eh bien en voilà: Le PCF et le Front de Gauche, le NPA-LCR, Lutte Ouvrière, le POI-PT-OCI... Bref, toute la gauche et la soit disant extrême- gauche.

Il n'y a pas que la sociale-démocratie (PS) et les écolo-compatibles-équitables et durables.

Tous les syndicats confédérés sont adhérents de la Confédération Européenne des Syndicats, et sont en première ligne pour dévoyer les luttes qui existent. Malgré cela, c'est vers ces syndicats que se tournent logiquement les salariés des secteurs qui entrent en lutte. Et que trouvent-ils ? Des gens respectueux des institutions démocratiques bourgeoises, et du consensus républicain.

L'auteur est conscient qu'il existe « d'innombrables manifestations d'opposition, de contestation ou de refus. »

Page 45, il écrit que « ...toute cette effervescence constitue la part fonctionnelle du dissensus dont le régime a besoin pour s'affirmer démocratique, dans la mesure où elle focalise l'attention et l'énergie des populations sur les difficultés nées de l'application des principes, tout en maintenant ces principes eux-mêmes hors du champ de la discussion légitime. »

Il précise :

« On interprète parfois cette dialectique objective de l'ordre et du désordre en disant que la contestation, en se portant sur ce qui est secondaire ou accessoire, empêche de mettre l'essentiel en question. »

Cette analyse me semble juste, mais il faut y adjoindre un élément essentiel et non secondaire : QUI est l'interface entre les réactions populaires et le pouvoir en place ?

Qui en 1968 a fait rentrer les ouvriers et salariés en grève générale contre le pouvoir, en échange d'avantages secondaires et accessoires ?

Qui a saboté les grèves et manifestations contre le pouvoir gaulliste en échange de miettes et d'élections ?

La CGT et le PCF, généreusement aidés par l'ensemble des syndicats et de la gauche.

Ce n'est pas la puissance de l'état qui a été décisive contre les millions de gens du peuple en lutte jusque dans les vestiaires des clubs de foot...

Le PCF et son annexe la CGT ont troqué l'essentiel contre de l'accessoire et du secondaire compatible avec le capitalisme dans le cadre des accords de Grenelle.

Oublier en permanence que la bourgeoisie et l'état ne tiennent que parce que l'aristocratie ouvrière et les bureaucraties syndicales et politiques lui servent la soupe, c'est s'empêcher de comprendre que sans eux l'affrontement avec la bourgeoisie, le patronat et l'état, viserait à l'essentiel.

C'est cet oubli qui conduit l'auteur à écrire :

« Ce qui demande explication n'est pas les explosions des mécontentements et la contestation que l'ampleur et la profondeur de l'adhésion à l'ordre régnant, en dépit des contestations ponctuelles dont il peut faire l'objet à certains moments. »

L'adhésion à l'ordre capitaliste ne date pas de 1983. Cela commence bien avant, il y a cependant un tournant en 1914 avec le ralliement des syndicats et des partis de gauche à l'union sacrée pour la guerre. Ce basculement a ses racines au

19^e siècle dans les divergences exprimées au sein du mouvement de la première internationale, par le courant du socialisme autoritaire qui se veut scientifique, contre les courants libertaires et anarchistes qualifiés d'utopistes.

Il n'est pas sans conséquences que ce soit le courant autoritaire marxien qui, bien que minoritaire, ait réussi à dominer les mouvements sociaux.

Depuis cette période où vont se créer trois internationales en soixante ans, l'histoire du socialisme ne fait que bégayer et repasser des plats de plus en plus immangeables.

Dans la 1^{ère} Internationale, le travail de sape des marxistes va conduire à son torpillage en 1876.

La création de la 2^e internationale par le même courant marxien va se solder par l'union sacrée de 1914 derrière les bourgeoisies nationales pour la guerre.

Les conditions de la fondation de la 3^e Internationale en 1919 en Russie, vont déterminer pour trois générations l'importance du rouleau compresseur stalinien des PC.

La situation que nous vivons en ce début de 21^e siècle ne vient pas du néant. Elle n'est que la suite logique des trahisons des plus beaux fleurons du marxisme : la sociale-démocratie et le stalinisme.

PAR ICI ,LA SORTIE !

Accardo a besoin d'aide page 49 :

« C'est pour cette raison que le progrès des connaissances et leur diffusion la plus large ont généralement constitué un enjeu fondamental des luttes sociales. »

Si les prolos n'ont pas réussi à virer le capitalisme, c'est par ce qu'ils ne disposaient pas des connaissances.

Nous touchons là à une question cruciale qui mériterait à elle seule un long développement.

Cette connaissance, doit-elle être apportée aux prolos incultes de l'extérieur, c'est la notion d'avant-garde et du parti truffé de bourgeois instruits; ou bien sont-ce les prolos qui doivent acquérir ces connaissances, au risque de devenir eux-mêmes des petits bourgeois instruits qui n'ont plus envie de faire la révolution ?

Pour ne pas trahir l'auteur, nous allons lui laisser la parole sur ce sujet page 49 :

« Moins les populations ont une vision claire et distincte de la réalité, plus l'inconscient social est large et profond et plus inébranlable est le consensus de la cécité. Si contrairement à la croyance optimiste inhérente à la philosophie des lumières, la diffusion du savoir rationnel n'entraîne pas quasi automatiquement l'émancipation du genre humain, du moins est-on fondé à affirmer avec le recul historique dont on dispose aujourd'hui, qu'il n'y a pas d'émancipation possible sans prise de conscience explicite de ce par quoi on est asservi et, plus fondamentalement encore, sans la conscience même de l'asservissement, jusque-là étouffée, anesthésiée par les habitudes et le poids des conformités. »

Page 50 :

« De nos jours, on ne traînerait probablement plus Galilée en justice. Mais on continue à instruire en toute occasion le procès truqué de tous ceux qui, de Marx à Bourdieu ont dénoncé les mensonges et les illusions de nos sociétés de classes. »

Pages 50-51 :

« C'est une banalité de dire que le combat pour le changement véritablement démocratique doit, aujourd'hui

comme hier, se livrer aussi et peut-être surtout, sur le terrain de la formation et de l'information de l'ensemble des populations. »

Ces extraits étaient nécessaires pour ne pas prêter à l'auteur des propos qui ne seraient pas les siens.

Reprenons :

En quoi le progrès des connaissances et leur diffusion la plus large, ont constitué un enjeu des luttes sociales ?

Est-ce que cela concerne la nature de ces luttes sociales ?

Ont-elles été victorieuses grâce à ce progrès des connaissances ?

Où et quand, avons-nous pu constater les effets de ce soit-disant progrès sur l'évolution des luttes sociales ?

Une fois de plus, la pensée dominante marxienne est là pour affirmer la vision mécanique d'un progrès qu'il ne faut pas contester.

Qui oserait dire que le combat pour le changement social, aujourd'hui comme hier, n'est en rien intimement lié à la formation et à l'information de l'ensemble des populations ?

Qui oserait ?

Nous, nous osons contredire cette affirmation jamais démontrée, et toujours présentée comme une vérité incontestable, bien que rien ne vienne étayer cette thèse.

Pour la bourgeoisie et le capitalisme en place, c'est tout bénéfique. Pendant que nous passons notre temps à nous instruire et à augmenter nos connaissances en nous informant sur tout et n'importe quoi, eux, continuent à faire leurs petites affaires et leurs gros profits.

Car la particularité de la connaissance et de l'information, c'est que nous n'en avons jamais fait le tour. C'est une quête sans fin qui se nourrit d'elle-même, et qui reste parfaitement compatible avec le capitalisme et le système du profit.

Le piège est de considérer que sur un terrain QUANTITATIF, il serait possible d'arriver au bout. Il y a toujours PLUS, même un enfant de dix ans sait qu'il peut compter pendant des jours et des années sans jamais arriver à un point final. Donc qui va déterminer ce qu'il faut comme connaissances et comme informations, non seulement sur le plan quantitatif, mais surtout sur le plan QUALITATIF.

De quelles connaissances et de quelles informations avons nous besoin pour mener le combat contre le capitalisme et le productivisme ?

Un peu de chimie peut toujours être utile. Un doigt d'histoire peut servir. Par exemple le 21 août 1944 :

ORDRE DE REQUISITION

« En accord avec le comité parisien de libération il est décidé la réquisition du dixième des stocks officiels d'essence et de la totalité des stocks clandestins. De plus la totalité des stocks d'acide sulfurique et de chlorate de potasse. Ceci dans le but de fabriquer des bouteilles incendiaires anti-chars, anti-blindés, etc...

Composition d'une bouteille incendiaire:

3/4 d'essence

1/4 d'acide sulfurique

Agitez le tout jusqu'à dégagement complet des gaz.

Ensachez la bouteille dans un cornet de papier fort encollé à l'intérieur, saupoudrez

fortement de chlorate

(...)

Signé : ROL, colonel chef régional des FFI »

Voilà une page d'histoire qu'il est peut être utile de connaître, pour la qualité et la concision de son contenu. La connaissance et l'information sont des éléments utiles parmi

d'autres, lorsqu'il est possible de les utiliser comme des outils.

AVEZ-VOUS TROUVE LA VOIE ?

Et qu'on ne nous dise pas que si nous en sommes toujours là, avec le capitalisme, c'est parce que les populations ne sont pas informées.

C'est oublier un peu vite que nos connaissances et nos savoirs d'occidentaux, nés dans le berceau du capitalisme, ne sont pas forcément supérieurs aux connaissances et aux savoirs des autres peuples que Marx qualifiait de 'barbares et semi-barbares'. Ce n'est pas parce que l'Occident a pillé ces peuples, les a massacrés et colonisés, que nos connaissances seraient plus légitimes. La loi du plus fort, dans l'histoire longue, peut réserver des surprises.

Et puis, peut-on continuer, à l'époque d'internet et de la cybernétique totale et familiale, de penser que nous manquons de connaissances et d'informations ?

Il y a au moins trois sites où l'on vous explique le processus de construction d'une bombe atomique, avec forces détails. Mais qu'est-ce que nous pouvons en faire ? C'est qu'il faut de la place et des instruments de cuisine pour un truc pareil.

C'est parce que nous manquerions de connaissances et d'informations que nous ne nous révolterions pas. Alors commence, de la part de ceux qui tiennent ce discours, une danse du ventre pour nous dire que bien sûr nous avons des connaissances, des savoirs et des informations, MAIS, ce ne seraient pas les bons. En gros, eux les sachants, auraient les bonnes connaissances, les bonnes infos, et nous, nous n'aurions rien compris à Marx et à Bourdieu. Car si nous avions compris, si nous avions trouvé la voie, compris la pensée profonde de Marx et de quelques autres, nous ne serions pas critiques envers ces génies du genre humain. Et oui, si nous avons cru en la parole du Dieu Marx, nous ne nous poserions pas de questions. Quant aux disciples de

Bourdieu qui ont compris ce qu'il fallait faire, ils ont transformé le Journal Le Monde Diplomatique en un organe de presse subversif qui met le feu dans les cités, ouvre les centres de rétention, vide les prisons et arme les pauvres pour se réapproprier les bourses du travail confisquées par les syndicats. Du bon travail.

Page 55, Accardo revient sur des valeurs sûres :

« Comme le soulignait Marx, on ne peut se contenter d'interpréter le monde indéfiniment, mais il faut aussi le changer »

C'est pas les mots de Marx mais l'idée y est. Ce qui est pratique avec Marx comme avec les doctrines religieuses, c'est qu'ils ont tout dit, et restent des boîtes à penser où nous pouvons trouver tout et son contraire.

Pour terminer ce chapitre, l'auteur nous fait part de sa vision de la situation page 55 :

« Il est significatif à cet égard que l'anticapitalisme soit expressément proposé comme axe d'une refondation de la gauche française. »

Il dit bien 'l'anticapitalisme' et pas : l'antiproductivisme, histoire de ne pas se fâcher avec les tenants du progrès économique et scientifique.

Page 57, Chapitre III : LE DEHORS ET LE DEDANS.

Ça démarre fort :

« Parmi les acquis fondamentaux de la science sociale, il y a cette idée – dont on peut trouver l'expression diversement formulée de Montesquieu et Marx jusqu'à Elias et Bourdieu – selon laquelle, pour qu'une

organisation sociale, quelle qu'elle soit fonctionne de façon durable, il faut nécessairement que les membres de sa population soient dotés, par l'effet d'une socialisation adéquate, de certaines propriétés personnelles qui leur permettent de répondre le plus spontanément possible aux exigences spécifiques du système considéré. »

Première remarque : y a-t-il une science sociale, tout peut-il être vu comme une science ?

Dictionnaire : « Science : (du latin scientia, de scire : savoir) Connaissance exacte et raisonnée de certaines choses déterminées. Ensemble de connaissances relatives à un objet déterminé : sciences physiques, naturelles. »

Les sciences sociales sont-elles assises sur des connaissances exactes ?

Chacun peut en juger, nous avons tous les compétences pour le faire... On me fait signe derrière la glace que non, nous n'avons pas ces compétences ! Faut faire confiance à ceux qui sauraient ?

Deuxième remarque : si Montesquieu, Marx, Elias et Bourdieu l'ont dit, que pouvons nous trouver à y mettre notre grain de sel, nous simples mortels, ? C'est ce que l'on appelle un argument fondateur.

Si St Luc, St Jean, St Marc et St Glinglin affirment que la Vierge Marie a enfanté sans niquer, tout en demeurant vierge, pour un chrétien, c'est vrai.

Si Allah, Mahomet et le mollard Homard sur sa mobylette, nous disent qu'en mourant en martyr, nous allons nous taper plein de vierges bien fraîches en arrivant au ciel, c'est que ça doit être vrai.

Dans tous les cas, il suffit d'y croire très fort. C'est peut-être cela qu'Accardo appelle 'la socialisation adéquate[...] qui leur

permettent de répondre le plus spontanément possible aux exigences spécifiques du système considéré.'

Troisième remarque :

« Pour qu'une organisation sociale fonctionne de façon durable [...] il faut que les composants de cette organisation sociale y trouvent un intérêt minimal, individuel et collectif. »

Cette réflexion mérite d'être appliquée à des situations concrètes car elle sape à juste titre bien des certitudes. L'important est de ne pas s'arrêter avant le terminus.

Les conquêtes coloniales, que ce soient celles du continent américain, celles de l'Afrique ou du Moyen Orient... ou plus près de nous la Palestine par le mouvement sioniste, n'ont été possibles que parce que les colons, quelques soient leurs origines et leurs statuts antérieurs, ont trouvé un intérêt individuel et collectif dans le vol de la terre là où ils se sont installés.

Lors de la constitution de bandes, que ce soit les bandes de gueux des années 1788-1789, en France, ou que ce soit les bandes des cités qui se forment pour contrôler un territoire en 2010, l'objectif est le même. La constitution de ces bandes répond à un besoin immédiat et vital pour chacun de ces composants : survivre. Les éléments de ces bandes y trouvent à titre personnel un intérêt certain.

C'est une des interrogations qu'il faut avoir sur le bien-fondé de l'émancipation sociale au travers de ce qu'on appelle : la lutte de classes.

La nécessité de lutter pour une émancipation sociale, qui remet l'économie à sa place, qui supprime les rapports de subordination et d'aliénation, ne semble pas pouvoir se fonder sur les intérêts particuliers d'un groupe social qui n'existerait que par sa place économique dans la société capitaliste, en un mot : le prolétariat moderne. C'est vers une autre analyse qu'il faut se diriger.

La population de l'URSS du temps de sa splendeur, trouvait-elle un intérêt minimal individuel et collectif, à subir l'arbitraire policier d'une dictature érigée au nom de la classe ouvrière ? C'est pas sûr.

Même si nous n'avons pas de solution toute faite pour répondre à cela, le fait de savoir, de comprendre, pourquoi ce type d'analyse ne marche pas, est déjà un premier pas vers la rupture avec toutes ces fausses solutions. Tant que nous pensons qu'une fausse solution est la bonne, nous n'en cherchons pas d'autres, et nous passons notre temps à accuser les autres de ne pas savoir s'en servir.

GATEAU

Accardo poursuit page 62-63 :

« Bien entendu, ce constat d'insuffisance n'est pas neuf. La question s'est posée tout au long de l'histoire du mouvement social et singulièrement du mouvement révolutionnaire [...] Elles sont toujours celles des anticapitalistes et au moins d'une partie des antimondialistes d'aujourd'hui.

Elles consistent en substance à souligner qu'en matière de lutte politique, économique et sociale, on n'en fait pas assez. Constat qui peut se vérifier dans n'importe quelle conjoncture historique. Il n'y a, et il n'y aura vraisemblablement jamais assez de forces organisées et mobilisées contre le système, jamais assez de gens convaincus, de sympathisants, de ressources matérielles, d'argent dans les caisses, de militants politiques et syndicaux, d'électeurs favorables... »

Et si la question n'était pas d'ordre quantitatif. Sur le terrain du quantitatif il n'y a jamais assez de tout et de n'importe quoi. Si nous posons la question de savoir si les politiques menées par les partis et les syndicats correspondent à une

remise en cause du système, ou au contraire à son maintien en place. Nous ne sommes plus dans un triste constat sur le quantitatif, mais sur la 48question du qualitatif. Est-ce que nous voulons plus de trucs qui ne marchent pas ? Est-ce que nous voulons plus de trahisons de la part des politiques et des syndicats ? Est-ce que nous voulons plus de militants productivistes qui pensent que notre avenir passe par l'industrialisation de tout ce qui bouge ? Dans ce domaine du quantitatif, le système capitaliste est plus performant que tout ce qui a pu être imaginé ou essayé. Dès que l'on interroge le qualitatif (la qualité de ce qu'on produit, la nécessité de productions comme celles concernant l'armement), la nature de la société capitaliste apparaît pour ce qu'elle est : un tas de merde non réformable.

L'insuffisance n'est pas là où Accardo la cherche, elle n'est pas de notre point de vue dans le 'pas assez', mais bien dans le qualitatif. La vieille discussion sur le partage du gâteau entre riches et pauvres est un leurre. Si le gâteau est immangeable, à quoi peut nous servir de vouloir en avoir plus ?

Si ce que produit le capitalisme est inutile et dangereux, voire criminel, pourquoi vouloir en prendre la suite pour en avoir plus ?

Finalement les populations ne sont pas aussi connes et irrationnelles que cela. Faute d'une perspective autre que le productivisme, autant prendre le système productiviste qui marche le moins mal.

Continuons page 67 :

« La question n'est pas de savoir si l'analyse critique qu'on fait habituellement du capitalisme et de ses méfaits, est une analyse bien fondée. Il n'y a pour l'essentiel rien à redire... »

Oh que si ! Il y a beaucoup à redire...

« La question est plutôt ce qu'elle ne dit pas, pas clairement, pas suffisamment. L'analyse n'est pas fausse mais incomplète parce qu'elle ne s'intéresse qu'à la dimension objective et externe du système. »

Voilà comment, sans le dire franchement, on prend pour argent comptant l'analyse marxienne du capitalisme, véhiculée par le capitalisme lui-même. Si l'analyse marxienne n'est pas fausse, pourquoi depuis 150 ans n'a-t-elle rien produit de positif et de concret ?

Le socialisme scientifique de Marx et Engels se veut avoir réponse à tout. Cette idéologie se définit elle-même comme s'intéressant à toutes les dimensions : sociale, économique, politique, historique,... Le discours qui consiste à dire que cette théorie est incomplète et qu'il suffirait de lui adjoindre deux doigts de Bourdieu pour qu'elle fonctionne, revient à expliquer qu'il ne faut rien changer au discours marxien sur le prolétariat, les forces productives et le productivisme, le sens de l'histoire et sa grande roue...

Accardo ne peut visiblement pas s'affranchir des catégories de pensée fabriquées par papa Marx.

Quand on pense avec un marteau, le plus facile est d'enfoncer des clous. Cependant, tout n'est pas simple.

Accardo se rend bien compte que malgré sa confiance dans la doctrine marxienne, ça ne marche pas comme il le souhaiterait. Page 69 :

« À cet égard toutefois, il convient d'être prudent et de ne pas tomber dans un contresens qui n'est que trop fréquent : celui qui consiste à interpréter toute opposition partielle et momentanée se manifestant à l'intérieur du système comme un rejet du système lui-même ».

S'il appliquait cette remarque aux rôles des syndicats, il s'apercevrait très vite que le système ne tient que par la digestion régulière de ces oppositions partielles et momentanées. C'est ce que l'on appelle la soupape de sécurité, qui canalise la colère vers la stérilité. C'est une des forces du capitalisme que de permettre une expression contrôlée des mouvements de colère. L'expérience de la guerre de 1914 a confirmé à la bourgeoisie que les syndicats et les partis de gauche pouvaient servir utilement à contrôler la colère des populations pour les canaliser vers l'union sacrée et le patriotisme. C'est après cette 'expérience' de 1914-1918, que la bourgeoisie va comprendre tous les bénéfices qu'elle peut tirer de la légalisation des syndicats. Nous pourrions multiplier les exemples et les citations de ce livre qui fait l'apologie de l'idéologie marxienne, sans rien apporter de plus à notre analyse.

Pour en terminer avec cet ouvrage remarquable, revenons sur un point essentiel page 128-129 :

« Même à l'intérieur de nos sociétés riches et avancées, le système est incapable de faire face à la croissance irrésistible des besoins collectifs. [...] Et on ne voit pas comment on pourrait surmonter cette difficulté sans affecter à la satisfaction des besoins du plus grand nombre les immenses richesses détournées au profit des puissances privées, c'est-à-dire sans supprimer la domination du capital sur le travail et sans rendre à la nation tout entière, par la nationalisation, la propriété et la gestion de ce qui appartient à tous et dont chaque nation est historiquement dépositaire et comptable devant les autres peuples de la terre. »

D'où vient cette croissance irrésistible des besoins collectifs ?
Essentiellement du besoin de sang frais pour le capitalisme qui crée artificiellement ces besoins et les rend irrésistibles.
Dans un monde fini, dont les ressources naturelles sont limitées, comment pouvons-nous envisager sérieusement une croissance irrésistible de la satisfaction de nos besoins, même collectifs ?

Ces besoins ne sont souvent que caprices de pays riches. Cela est à mettre en rapport avec le fait que cette richesse nous l'avons volée aux peuples et pays que l'Occident a colonisé. Et avant de se poser la question de la répartition de cette richesse au sein des pays riches, il faudrait peut-être songer à en restituer une grande part aux pays et aux peuples auxquels nous l'avons volé. Nous verrons après que nous serons un peu moins riches et nos besoins se réduiront d'eux-mêmes.

Autre question : qu'est ce que c'est que « cette nation toute entière » dont parle Accardo ?

Ne serait-ce pas l'état capitaliste, conseil d'administration du capital, aux ordres des riches ?

Et si c'est bien le cas, nationaliser revient à placer entre les mains de cet état capitaliste les richesses en question. Ces richesses passent de la main droite à la main gauche, mais c'est toujours la même personne qui les tient.

C'est une tromperie que les marxistes et les staliniens ont utilisé pour duper les salariés. En RDA et en URSS tout était nationalisé... Est-ce que pour autant la question était réglée ? Il semble que NON.

Soutenir aujourd'hui de telles propositions, c'est maintenir l'illusion qu'il peut y avoir un bon capitalisme d'état et un méchant capitalisme libéral trop gourmand. Tout ne serait qu'une question d'appétit dans une société où règne le productivisme. Aucune nationalisation n'a jamais changé la nature de la société et de l'état. Le capitalisme d'état reste le capitalisme.

Ne vous réjouissez pas trop vite, c'est une fausse sortie.

L'objet de notre démarche n'est pas de substituer une pensée toute mâchouillée à une pensée pré-digérée.

Dans nos combats au jour le jour, dans les discussions qui les animent et les préparent, nous rencontrons en permanence les remugles de ce marxisme honteux qui tout en ayant jeté à la poubelle la dictature du prolétariat et autres gâteries du même métal, n'en utilise pas moins la boîte à idée marxienne et tout le vocabulaire chargé d'affirmations que tout le monde prend pour argent comptant.

De la même manière qu'en parlant avec un vocabulaire religieux, on produit du religieux ; en s'exprimant avec un vocabulaire tiré de la planète Marx, on véhicule ses concepts et son idéologie.

Les exemples sont nombreux et cela va se nicher jusque dans des livres sensés exposer les idées de l'anarchie, comme le recueil de textes de Libertad publié par les éditions Agone sous le titre qui n'engage pas l'auteur des articles : le culte de la charogne. Ce livre commence par une préface d'Alain Accardo. Tiens, ce nom me dit quelque chose., mais quoi au juste ?

Il faut préciser que le titre n'est pas de l'auteur et qu'il reste pour moi sans rapport avec le contenu des articles publiés et écrits par Libertad.

Est-ce que ce titre aurait un rapport avec la préface qui est une longue mise en garde contre le contenu des articles rédigés par Libertad ?

Accardo ne peut s'empêcher de faire référence à Marx qui lui semble beaucoup plus fréquentable que ce voyou d'anarchiste. On se demande bien pourquoi il est allé faire la préface d'un livre dont il ne partage pas les idées... si ce n'est pour faire contre-feu et enterrer une deuxième fois l'auteur et ses idées.

Passons à un autre exemple. Dans une discussion animée, arrive sur la table le livre de Jared Diamond titré : « De l'inégalité parmi les sociétés » (éditions Folio essais), livre traduit de l'anglais des USA par Pierre-Emmanuel Danzat.

Ce livre fait plus de 600 pages et là encore l'idéologie marxienne transpire, bien que le temps soit très frais. Vive la conquête coloniale de l'occident sur le vaste monde.

Extrait de la quatrième de couverture pour faire court :

« Pourquoi une telle domination de l'Eurasie dans l'histoire ? Pourquoi ce ne sont pas les indigènes d'Amérique, les africains et les aborigènes australiens qui ont décimé, asservi et exterminé les européens et les asiatiques ? »

Il faudrait aller leur demander.

Peut-être qu'ils n'ont tout simplement pas eu envie de massacrer et d'exterminer si loin de chez eux ?

Peut-être que leur religion s'opposait à de tels massacres, alors que la religion des colonisateurs les y encourageait ?

Cet essai est sensé « mobiliser des disciplines aussi divers que la génétique, la biologie moléculaire, l'écologie des comportements, l'épidémiologie, la linguistique, l'archéologie et l'histoire des technologies...»

Rien que ça ! On aurait pu ajouter : la cartomancie, l'astrologie, les arts divinatoires et un raton-laveur.

Bizarrement, les religions ne tiennent qu'en quelques lignes dans ce livre. C'est pourtant au nom de Dieu que ces conquêtes ont été faites et ces peuples asservis et massacrés. Mais il faut chercher le sens de l'histoire... Car l'histoire a un sens.

Autre exemple. Il ne nous viendrait pas à l'esprit de nous interroger, ou de polémiquer avec des écrits du Kirghizstan ou bien de l'archipel de Chagos, et nous avons peut-être tort de ne pas le faire, mais nous n'avons pas un accès facile à ces textes et à ces langues.

Alors nous nous sommes penchés sur un texte :
« L'insurrection qui vient », édité par La Fabrique.

Il est souvent difficile de prophétiser et nous allons passer rapidement sur les affirmations à caractère prophétique comme la première phrase de ce livre :

« Sous quelque angle qu'on le prenne, le présent est sans issue. »

Cela fait froid dans le dos et rappelle ce spectre qui hante l'Europe.

Allez, rien qu'une autre en page 7, avant de passer à l'objet de notre réflexion :

« À ceux qui voudraient absolument espérer, il dérobe tout appui. Ceux qui prétendent détenir des solutions sont démentis sur l'heure. C'est une chose entendue que tout ne peut aller que de mal en pis. Le futur n'a plus d'avenir. »

Le ton est donné.

S'il n'y a plus rien à faire, pourquoi éditer un livre pour le dire ?

Que reprochent les rédacteurs de ce livre aux organisations de gauche syndicales, politiques et associatives ?

Leurs orientations politiques ?

Leurs actions ?

Non, c'est :

« Elles n'en restent pas moins des architectures vides, que peine à peupler le respect dû à leurs origines héroïques. »

Ah ! Si seulement c'était vrai ! Mais ces organisations ne sont pas vides et leurs origines n'ont rien d'héroïques. Une tendresse teintée de nostalgie pour le passé du stalinisme et de la sociale démocratie.

D'ailleurs dans ce texte, les auteurs ne parlent jamais de marxisme et de stalinisme, ils emploient juste les mots prolétaires en page 94 :

« Un monde qui se proclame si ouvertement cynique ne pouvait s'attendre de la part des prolétaires à beaucoup de loyauté. »

Page 95, la référence à CUBA et aux techniques et technologies comme solution à l'effondrement du capitalisme, ne vont pas sans quelques regrets pour la liquidation de l'URSS :

« Comment transformer des espaces bétonnés en potagers urbains, comme Cuba l'a fait pour pouvoir soutenir l'embargo américain et la liquidation de l'URSS. »

Page 109 :

« Le mouvement ouvrier révolutionnaire l'avait bien compris, qui a fait des crises de l'économie bourgeoise les points d'orgue de sa montée en puissance. »

Chassez l'idéologie marxienne, elle revient au triple galop. Où les auteurs de ce livre ont-ils vu une montée en puissance de ce mouvement ouvrier révolutionnaire ?

Ils ne sont pas les seuls à tenir de tels propos.
Parce qu'il paraît qu'il en faut une, nous avons gardé pour la conclusion un morceau de choix.

Comment ne pas évoquer l'ouvrage de PMO (Pièces et Main d'œuvre) publié aux éditions L'échappée :

Terreur et Possession, sous-titré : enquête sur la police des populations à l'ère technologique.

Cet ouvrage remarquable par bien des aspects n'échappe pas à l'air du temps.

Page 35 :

« Marx vous l'avait bien dit : cette guerre ininterrompue tantôt ouverte, tantôt dissimulée, finit toujours soit par une transformation révolutionnaire de la société toute entière, soit par la destruction des deux classes en lutte. Ceux qui s'intéressent à la 'mondialisation' et à la fuite en avant technologique trouveront dans ce manifeste de trente pages, rédigé voici cent soixante ans à l'intention des ouvriers, des explications plus claires et perçantes que toute la logorrhée alerno-universitaire excrétée depuis vingt ans sur le sujet. Mais il paraît qu'en dehors de Finkielkraut, plus personne n'est capable de lire ce que lisaient les ouvriers d'autrefois. »

N'allons pas plus loin, tout est là. C'est bien évidemment du manifeste du parti communiste dont parle PMO quand il écrit:

« ce manifeste de trente pages rédigé voici cent soixante ans. »

La référence à Papa-Marx, sans qu'aucune citation précise ne vienne à l'appui de ce que PMO veut lui faire dire, est

inhabituelle de leur part, puisqu'ils citent toujours leurs sources et références.

Mais Marx a écrit et dit tellement de choses qu'on peut lui faire dire, sans le citer, à peu près tout et son contraire. Pour ma part, dans ma grande ignorance des textes sacrés, je ne vois pas où il a pu parler de la destruction des deux classes en lutte. En tous les cas, ce n'est pas dans le manifeste du parti communiste, ni dans le Capital.

Par contre ce manifeste de trente pages écrit il y a 160 ans, je l'ai lu et relu, et s'il y a quelqu'un qui était pour la mondialisation et la technologie, c'est bien Marx et son financier Engels. Il n'y a aucune ambiguïté sur son propos scientifique et productiviste, qui ne conçoit le socialisme que comme le prolongement du capitalisme dont il commence par faire les louanges.

Il y a plus quand on a connaissance des critiques formulées par Marx contre le mouvement luddite. C'est de la haine devant cette révolte qu'il qualifie de réactionnaire et de nuisible... À croire que PMO n'a pas relu ce manifeste depuis l'époque où il servait de complément au petit livre rouge de Mao.

Les explications et affirmations contenues dans ce manifeste sont effectivement claires et perçantes, c'est une apologie de la bourgeoisie moderne, du développement des forces productives, de la conquête coloniale et du productivisme.

Je n'ai pas eu le plaisir de lire : « toute la logorrhée alterno-universitaire excrétée depuis vingt ans sur le sujet », mais affirmer que ce manifeste a été rédigé à l'attention des ouvriers est du même style que de penser que le nouveau testament et les évangiles ont été rédigés à l'intention des chrétiens du vingtième siècle qui n'en ont pas besoin pour croire.

Arrivé à la fin de ce texte, il apparaît incontournable de revenir sur le début de notre réflexion (en nous répétant quelque peu).

Quel est ce mythe de l'ouvrier d'autrefois, pur produit de l'idéologie marxiste ? C'est la petite bourgeoisie qui lisait ce type d'ouvrage et a constitué les cadres organisationnels et idéologiques de ce que l'on appelle le mouvement ouvrier :

Article de Engels daté du 18 Novembre 1843, publié dans *The New Moral World* :

« Les perspectives de fondation d'un parti communiste parmi les classes cultivées de la société sont meilleures en Allemagne que partout ailleurs. Les allemands forment une nation très désintéressée ; si en Allemagne, les principes entrent en contradiction avec les intérêts, ce sont presque toujours les principes qui prennent le pas sur l'intérêt. [...] Il semblera fort singulier aux anglais qu'un parti dont le but est la destruction de la propriété privée, se compose essentiellement de gens possédant une fortune – et pourtant c'est ce qui se produit en Allemagne –. Nous recrutons aussi parmi les classes qui ont bénéficié de la culture, autrement dit, chez les universitaires et les hommes d'affaires, qui n'ont pas éprouvé personnellement de grande difficulté dans la vie (...) »

Est-il possible d'arrêter avec cet ouvriérisme bidon, et ce prolétariat mythique pour les longues soirées d'hiver au coin du feu ? C'est pas gagné !

Au travers de cette référence au marxisme, jusque dans des textes de PMO, nous pouvons mesurer le chemin qu'il nous reste à faire pour rompre avec l'idéologie marxienne du productivisme.

C'est bon poids... Il y en a un peu plus, je vous le laisse, ce sera tout pour cette fois ? Je crois que oui... Merci !

Novembre 2012
Camille SARDON